

VALÈRE.

Comment! un bâton?

(Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait).

MAITRE JACQUES.

Eh! je ne parle pas de cela.

VALÈRE.

Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

MAITRE JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALÈRE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAITRE JACQUES.

Je le sais bien.

VALÈRE.

Et que vous ne me connaissez pas encore?

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALÈRE.

Vous me rosserez, dites-vous?

MAITRE JACQUES.

Je le disais en raillant.

VALÈRE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie. *(Il lui donne des coups de bâton).* Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAITRE JACQUES, seul.

Peste soit la sincérité! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

SCÈNE III.

FROSINE, MARIANE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

Savez-vous, Maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAITRE JACQUES.

Oui vraiment il y est, je ne le sais que trop!

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici¹.

1. Dans certaines éditions, maître Jacques termine la scène en disant: *Ah! nous voilà pas mal.*

SCÈNE IV.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE.

Mais pourquoi ? et quelle est votre inquiétude ?

MARIANE.

Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE.

Non, je ne sais point quel il est ; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que, si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats, et il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essayer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu, Frosine, c'est une étrange affaire lorsque pour être heureuse il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois ! Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah ! Frosine, quelle figure !

SCÈNE V.

HARPAGON, FROSINE, MARIANE.

HARPAGON.

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans le pays des astres... Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON.

Tu as raison. (*A Mariane*). Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE VI.

ÉLISE, HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devais faire, et c'était à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas à Frosine*.

O l'homme déplaisant !

HARPAGON.

Que dit la belle ?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part*.

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, *à part*.

Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *à part à Frosine*.

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane*.

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

SCÈNE VII.

CLÉANTE, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

CLÉANTE.

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendais pas, et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous, et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE.

Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que

je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales, et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez-pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir, et, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et, s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer; et je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore! Avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE.

Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde

de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité, que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes ; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse ; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu, j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et n'ai pas besoin d'un procureur comme vous¹. Allons, donnez des sièges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON.

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON, *bas, à Valère.*

Valère !

VALÈRE, *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, *l'ôtant du doigt de son père et le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

1. Var.: « d'un *interprète* comme vous ».

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, *se mettant au-devant de Mariane, qui le veut rendre.*Nenni. Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait¹.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, *à part, à son fils.*

Comment!

CLÉANTE.

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLÉANTE.

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.*

J'enrage!

MARIANE.

Ce serait...

CLÉANTE, *en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grâce...

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON, *à part.*

Peste soit...

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, *bas à son fils.*

Ah! traître!

CLÉANTE.

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, *bas, à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLÉANTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder, mais elle est obstinée.

1. Var.: Non, au lieu de Nenni, et vous fait au lieu de vous a fait.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec emportement.*
Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec les mêmes grimaces.*
Le coquin !

CLÉANTE.

Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

FROSINE.

Mon Dieu, que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE.

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE VIII.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE, CLÉANTE,
BRINDAVOINE, ÉLISE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON.

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX.

HARPAGON, MARIANE, CLÉANTE, ÉLISE, FROSINE,
LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE. *Il vient en courant et fait tomber Harpagon.*
Monsieur...

HARPAGON.

Ah ! je suis mort !

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon père ? Vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

VALÈRE.

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE.

Monsieur, je vous demande pardon, je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

HARPAGON.

Valère, aie un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE.

C'est assez.

HARPAGON, *seul*.

O fils impertinent! as-tu envie de me ruiner?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE.

Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE.

Oui, Madame, mon frère m'a fait confiance de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire! Je vous aurais sans doute détourné de cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions? et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? point de pitié officieuse? point de secourable bonté? point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurais-je vous dire? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE.

Hélas! où me réduisez-vous que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE.

Songez un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvrez-nous des lumières.

ELISE.

Trouvez quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Ceci est assez difficile. (A *Mariane*). Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (A *Cléante*). Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à

donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vint de lui-même, et tâcher par quelque moyen de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avons quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition : car enfin il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent; et, quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants, que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche, et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, *à part.*

Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

Oh ça, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne ?

CLÉANTE.

Ce qui m'en semble ?

HARPAGON.

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette ; sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter : car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disais tantôt pourtant...

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle ?

CLÉANTE.

Moi ? point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge, et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein; et, comme je l'ai fait demander et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi ?

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Ecoutez; il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses: je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non; un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non, du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurais fait épouser, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Eh bien, mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois ?

CLÉANTE.

Assez pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étais, et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE.

Sans doute, et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, *bas, à part.*

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voilà justement ce que je demandais. (*Haut*). Oh! sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi¹, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

1. On disait alors *prétendre une chose, une personne*, et c'est à tort que des annotateurs de Molière ont voulu voir une faute de langage dans : « une personne que je prétends pour moi ».

CLÉANTE.

Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Eh! bien, puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours peut-être qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père? et ne me dois-tu pas respect.

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connaître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE IV.

MAITRE JACQUES, HARPAGON, CLÉANTE.

MAITRE JACQUES.

Eh! eh! eh! Messieurs, qu'est-ce ci? à quoi songez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

MAITRE JACQUES, à *Cléante*.

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

MAITRE JACQUES, à *Harpagon*.

Ah! Monsieur, de grâce.

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

MAITRE JACQUES, à *Cléante*.

Hé quoi! à votre père?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

MAITRE JACQUES, à *Harpagon*.

Hé quoi! à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAITRE JACQUES.

J'y consens. (*A Cléante*). Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAITRE JACQUES.

Ah! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAITRE JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là. (*Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre*).

CLÉANTE.

Eh bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit, et je veux bien aussi me rapporter à toi, Maître Jacques, de notre différend.

MAITRE JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foi, et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAITRE JACQUES.

Il a tort assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être encore amoureux? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAITRE JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (*Il revient à Harpagon*). Eh bien, votre fils n'est pas

si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah ! dis-lui, Maître Jacques, que moyennant cela il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAITRE JACQUES.

Laissez-moi faire. (*Il va au fils*). Eh bien, votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE.

Ah ! Maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAITRE JACQUES, à Harpagon.

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

MAITRE JACQUES, à Cléante.

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

Le Ciel en soit loué !

MAITRE JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant, et vous alliez vous quereller faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAITRE JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques, et cela mérite une récompense. Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

(*Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à Maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose*).

MAITRE JACQUES.

Je vous baise les mains.

SCÈNE V.

CLÉANTE, HARPAGON.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLÉANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute !

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi ! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que jusques au tombeau je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien, et c'est de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

- Vous, mon père. CLÉANTE.
- Moi ? HARPAGON.
- Sans doute. CLÉANTE.
- Comment ! c'est toi qui as promis d'y renoncer. HARPAGON.
- Moi, y renoncer ? CLÉANTE.
- Oui. HARPAGON.
- Point du tout. CLÉANTE.
- Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ? HARPAGON.
- Au contraire, j'y suis porté plus que jamais. CLÉANTE.
- Quoi ! pendard, derechef ? HARPAGON.
- Rien ne me peut changer. CLÉANTE.
- Laisse-moi faire, traître. HARPAGON.
- Faites tout ce qu'il vous plaira. CLÉANTE.
- Je te défends de me jamais voir. HARPAGON.
- A la bonne heure. CLÉANTE.
- Je t'abandonne. HARPAGON.
- Abandonnez. CLÉANTE.
- Je te renonce pour mon fils. HARPAGON.
- Soit. CLÉANTE.
- Je te déshérite. HARPAGON.
- Tout ce que vous voudrez. CLÉANTE.
- Et je te donne ma malédiction. HARPAGON.
- Je n'ai que faire de vos doigs. CLÉANTE.

SCÈNE VI.

LA FLÈCHE, CLÉANTE.

LA FLÈCHE, *sortant du jardin avec une cassette*,
Ah ! Monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi vite.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il ?

LA FLÈCHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment ?

LA FLÈCHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi ?

LA FLÈCHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLÈCHE

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE.

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCÈNE VII.

HARPAGON.

(Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau).

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ! on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent ! Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête ! Rends-moi mon argent, coquin !... *(Il se prend lui-même le bras)*. Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! Et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au

monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes¹, des potences et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

1. *Gênes* n'est peut-être pas employé ici dans le sens de tortures. On trouve dans le dictionnaire de Ménage que ce mot signifiait autrefois *corder*, et son rapprochement du mot *potences* semblerait indiquer que c'est dans ce sens que Molière a entendu le prendre. Ajoutons que *gêne*, signifiant torture, ne s'employait que rarement au pluriel.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moi faire, je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette ?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces était cette somme ?

HARPAGON.

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II.

MAITRE JACQUES, HARPAGON, LE COMMISSAIRE,
SON CLERC.

MAITRE JACQUES, *au bout du théâtre, en se retournant
du côté dont il sort.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON.

Qui ? celui qui m'a dérobé ?

MAITRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela, et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE.

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser¹, et les choses iront dans la douceur.

MAITRE JACQUES.

Monsieur est de votre souper ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre chose que de souper, et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

1. *Scandaliser* est pris ici dans le sens ancien de *déshonorer*.

MAITRE JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin ! et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.

Mon Dieu, ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES, à part.

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils ; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE.

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère ?

MAITRE JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paraît si fidèle ?

MAITRE JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu ?

MAITRE JACQUES.

Sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

MAITRE JACQUES.

Oui, vraiment. Où était-il votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

MAITRE JACQUES.

Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON.

Dans une cassette.

MAITRE JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES.

Comment elle est faite ?

HARPAGON.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAITRE JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES.

Eh ! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle ?

MAITRE JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Euh !

MAITRE JACQUES.

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, grise.

MAITRE JACQUES.

Eh ! oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III.

VALÈRE, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC,
MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche. Viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser: l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALÈRE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours et vous nier la chose.

MAITRE JACQUES, *à part*.

Oh! oh! Aurais-je deviné sans y penser?

VALÈRE.

C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que

j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment, pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte?

VALÈRE.

De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

VALÈRE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE.

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour?

VALÈRE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

VALÈRE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de n'en prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables! je ne te le laisserai pas.

Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE.

Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

VALÈRE.

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALÈRE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALÈRE.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre, et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE.

Vous en userez, comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon

affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, à part.

O ma chère cassette! (*Haut*). Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché?

VALÈRE.

Moi, y toucher! Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON.

Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE.

J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON.

Ma cassette trop honnête!

VALÈRE.

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue, et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON.

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE.

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON.

Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

VALÈRE.

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa loi et recevoir la mienne.

HARPAGON.

Eh! Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE.

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALÈRE.

De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage¹.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE.

Oui, Monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O Ciel! autre disgrâce!

MAITRE JACQUES.

Écrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengregement² de mal! surcroît de désespoir! Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui moi son procès comme larron et comme suborneur³.

VALÈRE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV.

ÉLISE, MARIANE, FROSINE, HARPAGON,
VALÈRE, MAITRE JACQUES,
LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON.

Ah! fille scélérate, fille indigne d'un père comme moi! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (A *Élise*). Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (à *Valère*) et une bonne potence me fera raison de ton audace⁴.

1. *Se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage* est une expression singulière et qui échappe à l'analyse grammaticale. Le sens est : se résoudre à ce que nous signions, etc.

2. *Rengregement*, ancienne expression qui veut dire surcroît.

3. Dans certaines éditions, maître Jacques répète, après Harpagon : « Comme larron et comme suborneur »!

4. Var. : « Et une bonne potence, *pendard effronté* me fera raison de ton audace.

VALÈRE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écouterà au moins avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence, et tu sera roué tout vif.

ÉLISE, à genoux devant son père.

Ah ! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez : il est tout autre que vos yeux ne le jugent, et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien, et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE.

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAITRE JACQUES, à part.

Tu me paieras mes coups de bâton.

FROSINE, à part.

Voici un étrange embarras.

SCÈNE V.

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE,
VALÈRE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE,
SON CLERC.

ANSELME.

Qu'est-ce, Seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah ! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire ! On m'assassine dans le

bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

VALÈRE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un et l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice¹ pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au commissaire*). Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, *en mettant fièrement son chapeau.*

Je ne suis point homme à rien craindre; et, si Naples

1. Var. : « faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la justice ».

vous est connu, vous savez qui était Don Thomas d'Alburcy.

ANSELME.

Sans doute je le sais, et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Don Thomas ni de Don Martin¹.

ANSELME.

De grâce, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE.

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALÈRE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi ! vous osez vous dire fils de Don Thomas d'Alburcy ?

VALÈRE.

Oui, je l'ose, et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su

1. Après les paroles d'Harpagon se place ici un jeu de scène que ne donne pas l'édition originale, et dans lequel Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.

depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le Ciel concertée me fit voir la charmante Elise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE.

Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père, un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras, le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.

Vous ma sœur?

MARIANE.

Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté, et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O Ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE.

Vous êtes notre père?

MARIANE.

C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Don Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours, et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON.

C'est là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALÈRE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maitre Jacques.

VALÈRE.

C'est toi qui le dis?

MAITRE JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux ravoïr mon argent.

SCÈNE VI.

CLÉANTE, VALÈRE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE, HARPAGON, ANSELME, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez per-

sonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLÉANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE.

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux, que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plaît.
Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui. Mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON.

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAITRE JACQUES.

Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous paierez donc le commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

FIN.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

Comédie

1664-1669

PRÉFACE

Voicy une comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a esté longtems persecutée; et les gens qu'elle jouë ont bien fait voir qu'ils estoient plus puissans en France que tous ceux que j'ay jouëz jusqu'icy. Les marquis, les précieuses, les cocus et les medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux. Mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie: ils se sont effarouchez d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnestes gens se meslent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner, et ils se sont tous armez contre ma comedie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le costé qui les a blessez: ils sont trop politiques pour cela, et sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur loüable coûtume, ils ont couvert leurs interests de la cause de Dieu, et le *Tartuffe*, dans leur bouche, est une piece qui offense la pieté. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne merite le feu. Toutes les sillabes en sont impies, les gestes mesme y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de teste, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mysteres qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ay eu beau la soumettre aux lumieres de mes amis et à la censure de tout le monde: les corrections que j'y ay pû faire; le jugement du Roy et de la Reyne, qui l'ont veüë; l'aprobation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur presence; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servy. Ils n'en veulent point demordre, et, tous les jours encore, ils font crier en public des zelex indiscrets qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucirois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'estoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur party de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foy et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les interests du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voila ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais devots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comedie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les des-honorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foy ma comedie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout inno-

centes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit réverer ; que je l'ay traitée avec toutes les précautions que me demandoit la delicatesses de la matiere, et que j'ay mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a esté possible pour bien distinguer le personnage de l'hipocrite d'avec celui du vray devot. J'ay employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scelerat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connoist d'abord aux marques que je luy donne, et d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractere d'un meschant homme, et ne fasse éclater celui du veritable homme de bien, que je luy opose.

Je sçay bien que, pour réponce, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au theatre à parler de ces matieres ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoy ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que suposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comedie chez les anciens a pris son origine de la religion et faisoit partie de leurs mysteres ; que les Espagnols, nos voisins, ne celebrent gueres de feste où la comedie ne soit meslée, et que, mesme parmy nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrairie à qui appartient encore aujourd'huy l'hostel de Bourgogne ; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mysteres de notre foy ; qu'on en voit encore des comedies imprimées en lettres gothiques sous le nom d'un docteur de Sorbonne, et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de nostre temps des pieces saintes de monsieur de Corneille qui ont esté l'admiration de toute la France.

Si l'employ de la comedie est de corriger les vices des hommes, je ne voy pas par quelle raison il y en aura de privilegiez. Celui-cy est, dans l'Etat, d'une consequence bien plus dangereuse que tous les autres, et nous avons veu que le theatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une serieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satyre, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs defauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie ; on veut bien estre méchant, mais on ne veut point estre ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pieté dans la bouche de mon imposteur ; et pouvois-je m'en empescher pour bien représenter le caractere d'un hipocrite ? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoistre les motifs criminels qui luy font dire les choses, et que j'en aye retranché les termes consacrez, dont on auroit eu peine à luy entendre faire un mauvais usage. Mais il debite, au quatrième acte, une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eust les oreilles rebattuës ? Dit-elle rien de nouveau dans ma comedie, et peut-on craindre que des choses si generalement detestées fassent quelque impression dans les esprits ? que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le theatre ? qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scelerat ? Il n'y a

nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe* ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'estoit si fort déchainé contre le theatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on pretend appuyer la censure est détruite par ce partage ; et toute la consequence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairez des mesmes lumieres, c'est qu'ils ont pris le comédie differemment, et que les uns l'ont considerée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confonduë avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et, en effet, puis qu'on doit discourir des choses, et non pas des mots, et que la plupart des contrarietez viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un mesme mot des choses opposées, il ne faut qu'oster le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soy, pour voir si elle est condamnable. On connoitra, sans doute, que, n'estant autre chose qu'un poëme ingénieux qui par des leçons agreables reprend les défauts des hommes, on ne sçauroit la censurer sans injustice. Et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus celebres philosophes ont donné des loüanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austere, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siecle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au theatre, et s'est donné le soin de reduire en preceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grans hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mesmes ; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de reciter en public celles qu'ils avoient composées ; que la Grece a fait pour cet art éclater son estime par les pris glorieux et par les superbes theatres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce mesme art a receu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avouë qu'il y a eu des temps ou la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que, dans le monde, on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soy qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La medecine est un art profitable, et chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons, et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un present du Ciel : elle nous a esté donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature, et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son employ, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impieté.

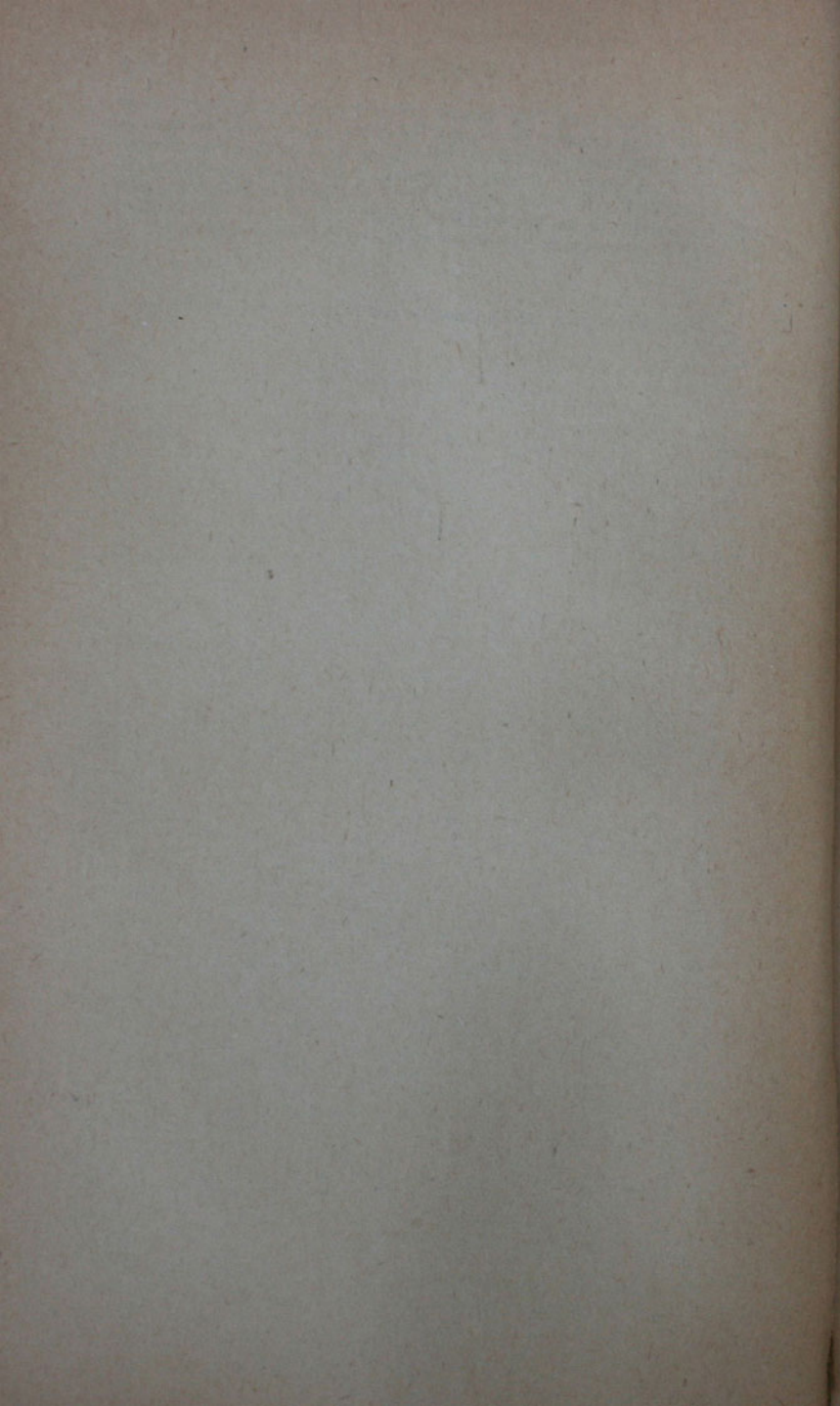
Les choses mesme les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes, et nous voyons des scelerats qui tous les jours abusent de la pieté et la font servir méchamment aux crimes les plus grans ; mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs. On separe toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et, comme on ne s'avise point de defendre la medecine pour avoir esté bannie de Rome, ny la philosophie pour avoir esté condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comedie pour avoir esté censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point icy. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pû voir, et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut et luy faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comedie qu'elle a eu dessein d'ataquer n'est point du tout la comedie que nous voulons defendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-cy. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom, et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a esté une débauchée. De semblables arrests, sans doute, feroient un grand desordre dans le monde. Il n'y auroit rien, par là, qui ne fust condamné ; et, puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la mesme grace à la comedie, et approuver les pieces de theatre où l'on verra regner l'instruction et l'honesteté.

Je sçay qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comedie ; qui disent que les plus honnestes sont les plus dangereuses ; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les ames sont attendries par ces sortes de representations. Je ne voy pas quel grand crime c'est que de s'attendre à la veüe d'une passion honneste ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter nostre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine, et je ne sçay s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entierement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux frequenter que le theatre ; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et nostre salut, il est certain que la comedie en doit estre, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais, supposé, comme il est vray, que les exercices de la pieté souffrent des intervalles, et que les hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comedie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand prince sur la comedie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut esté defendue, on representa devant la cour une piece intitulée : *Scaramouche hermite*, et

le roy, en sortant, dit au grand prince¹ que je veux dire : « Je voudrois bien sçavoir pourquoy les gens qui se scandalisent si fort de la comedie de Moliere ne disent mot de celle de *Scaramouche* ». A quoy le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comedie de *Scaramouche* jouë le Ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Moliere les jouë eux-mesmes : c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir ».

1. Le prince dont il est ici question est le prince de Condé.



PREMIER PLACET

PRESENTÉ AU ROY

SUR LA COMEDIE DU TARTUFFE

SIRE,

Le devoir de la comedie estant de corriger les hommes en les divertissant, j'ay crû que, dans l'employ où je me trouve¹, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et, comme l'hipocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnestes gens de vostre royaume, si je faisois une comedie qui décriast les hipocrates et mist en veuë comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les hommes avec un zele contrefait et une charité sophistique.

Je l'ay faite, SIRE, cette comedie, avec tout le soin, comme je le croy, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais devots, j'en ay distingué le plus que j'ay pû le caractere que j'avois à toucher: je n'ay point laissé d'équivoque, j'ay osté ce qu'on pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servy dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoistre d'abord un veritable et franc hipocrite.

Cependant toutes mes précautions ont esté inutiles: on a profité, SIRE, de la délicatesse de vostre ame sur les matieres de religion, et l'on a sceu vous prendre par l'endroit seul que vous estes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous-mains, ont eu l'adresse de trouver grace auprès de Vostre Majesté, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fust, et quelque ressemblante qu'on la trouvast.

Bien que cè m'est esté un coup sensible que la supression de cet ouvrage, mon malheur pourtant estoit adoucy par la maniere dont Vostre Majesté s'estoit exptiquée sur ce sujet; et j'ay crû, SIRE, qu'elle m'ostoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comedie qu'elle me defendoit de produire en public.

1. L'employ où je me trouve fait allusion à ce que la troupe de Molière étoit au service du roi, qui lui payait une pension.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roy du monde, et du plus éclairé; malgré l'approbation encore de monsieur le legat et de la plus grande partie de nos prelatz, qui tous, dans des lectures particulieres que je leur ay faites de mon ouvrage, se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vostre Majesté; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de¹... qui donne hautement un démenty à tous ces augustes témoignages. Vostre Majesté a beau dire, et monsieur le legat et messieurs les prelatz ont beau donner leur jugement, ma comedie, sans l'avoir veuë, est diabolique, et diabolique mon cerveuë; je suis un démon vestu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offence, j'en serois quitte à trop bon marché; le zele charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là: il ne veut point que j'aye de misericorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné; c'est une affaire resoluë.

Ce livre, SIRE, a esté présenté à Vostre Majesté, et sans doute elle juge bien elle-mesme combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs. Quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolerées! et quel interest j'ay enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comedie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit! Je ne diray point, SIRE, ce que j'avois à demander pour ma reputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage: les roys éclaircz comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder; il me suffit de mettre mes interests entre les mains de Vostre Majesté, et j'attens d'Elle avec respect tout ce qu'il luy plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET ²

PRESENTÉ AU ROY

DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LISLE
EN FLANDRE

SIRE,

C'est une chose bien temeraire à moy que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquestes;

1. Ce curé est Pierre Roullès, curé de Saint-Barthélemy, qui composa contre Molière un pamphlet ayant pour titre: *Le Roy glorieux au monde, ou Louis XIV, le plus glorieux des roys du monde.*

2. Le second placet fut présenté au roi par les comédiens La Thorillièrre et La Grange.

mais, dans l'état où je me voy, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maistre de toutes choses?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir icy des bontez de Vostre Majesté; en vain je l'ay produite sous le titre de l'Imposteur, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde; j'ay eu beau luy donner un petit chapeau, de grans cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit; mettre en plusieurs endroits des adoucissements et retrancher avec soin tout ce que j'ay jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres originiaux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien servy. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matiere, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutost paru qu'elle s'est veüe foudroyée par le coup d'un pouvoir¹ qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ay pu faire, en cette rencontre, pour me sauver moy-même de l'éclat de cette tempeste, c'est de dire que Vostre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, et que je n'avois pas crû qu'il fust besoin de demander cette permission à d'autres, puis qu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eust defendüe.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuënt bien des ressorts auprès de Vostre Majesté, et ne jettent dans leur party, comme ils l'ont déjà fait, de veritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autruy par eux-mesmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir: ils l'ont assez montré dans les comedies qu'ils ont souffert qu'on ait jouïées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la pieté et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-cy les attaque et les joüe eux-mesmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne scauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, et sans doute on ne manquera pas de dire à Vostre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie; mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la defense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la representation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue ayent eu une si grande déference pour des gens qui devoient estre l'horreur de tout le monde, et sont si opposez à la veritable pieté dont elles font profession.

J'attens avec respect l'arrest que Vostre Majesté daignera prononcer sur cette matiere; mais il est tres-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédie, si les Tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droict par là de me persecuter

1. Ce pouvoir est le Parlement.

plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontez, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Vostre Majesté des fatigues de ses conquêtes, luy donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROY

SIRE,

Un fort honneste medecin, dont j'ay l'honneur d'estre le malade, me promet, et veut s'obliger pardevant notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis luy obtenir une grace de Vostre Majesté. Je lui ay dit, sur sa promesse, que je ne luy demandois pas tant, et que je serois satisfait de luy pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat de vostre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserois-je demander encore cette grace à Vostre Majesté le propre jour de la grande resurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontez? Je suis par cette premiere faveur réconcilié avec les devots, et je le serois par cette seconde avec les medecins. C'est pour moy sans doute trop de graces à la fois; mais peut-estre n'en est-ce pas trop pour Vostre Majesté, et j'attends avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon placet.

PERSONNAGES

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.
 ORGON, mari d'Elmire.
 ELMIRE, femme d'Orgon
 DAMIS, fils d'Orgon.
 MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.
 VALÈRE, amant de Mariane.
 CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
 TARTUFFE, faux dévot.
 DORINE, suivante de Mariane.
 MONSIEUR LOYAL, sergent.
 FLIPOTE, servante de madame Pernelle.
 UN EXEMPT.

La scène est à Paris.

LE TARTUFFE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE ET FLIPOTE, SA SERVANTE ;
ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS,
CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez ; ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante

Un peu trop forte en gueule et fort impertinente ;
 Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils :
 C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère,
 Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre père,
 Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
 Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
 Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
 Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
 Et vous menez sous chape¹ un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaîse,
 Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise :
 Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
 Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
 Vous êtes dépensière, et cet état me blesse
 Que vous alhez vêtue ainsi qu'une princesse.
 Quiconque à son mari veut plaire seulement,
 Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frère,
 Je vous estime fort, vous aime et vous révère ;
 Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
 Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
 Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
 Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
 Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
 Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute.

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute,

1. Au lieu de *sous chape*, nous disons aujourd'hui *sous cape*. La chape ou cape est un manteau à capuchon.

Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes :
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé,
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte ;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte ;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé ! merci de ma vie, il en irait bien mieux
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux !

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être,
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
 Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?
 En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
 Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
 Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
 Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
 Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
 Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
 Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
 Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
 Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
 Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
 Ce serait dans la vie une fâcheuse chose
 Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
 Il fallait renoncer à ses meilleurs amis ;
 Et, quand même on pourrait se résoudre à le faire,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
 Contre la médisance il n'est point de rempart.
 A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard,
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
 Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
 Sont toujours sur autrui les premiers à médire ;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attouchement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
 Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
 Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
 De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire :
 On sait qu'Orante mène une vie exemplaire ;
 Tous ses soins vont au Ciel, et j'ai su, par des gens,
 Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne !
 Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
 Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
 Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
 Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
 Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
 Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
 Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
 Et du voile pompeux d'une haute sagesse
 De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
 Ce sont là les retours des coquettes du temps.
 Il leur est dur de voir désertier les galants.
 Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
 Ne voit d'autre recours que le métier de prude,
 Et la sévérité de ces femmes de bien
 Censure toute chose et ne pardonne à rien :
 Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
 Non point par charité, mais par un trait d'envie
 Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs
 Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.
 Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,
 Car Madame à jaser tient le dé tout le jour ;
 Mais enfin je prétends discourir à mon tour.
 Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
 Que le Ciel, au besoin, l'a céans envoyé
 Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
 Que pour votre salut vous le devez entendre,
 Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
 Ces visites, ces bals, ces conversations,
 Sont du malin esprit toutes inventions.
 Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
 Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
 Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
 Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
 Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
 De la confusion de telles assemblées ;
 Mille caquets divers s'y font en moins de rien,
 Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
 C'est véritablement la tour de Babylone,
 Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
 Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
 Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà ?
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

Et sans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats la moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(*Donnant un soufflet à Flipote*).

Allons, vous! vous rêvez et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons!

SCÈNE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vint encor me quereller;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage;
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée,
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez: « C'est bien pis ».
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébété
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son frère et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède;
Et, s'il vient à roter, il lui dit: « Dieu vous aide »!

(C'est une servante qui parle¹).

Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;

1. Cette note est de Molière, et n'est pas ici superflue.

Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
 Ses moindres actions lui semblent des miracles,
 Et tous les mots qu'il dit son pour lui des oracles.
 Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,
 Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
 Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
 Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
 Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
 Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
 Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
 Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*¹,
 Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
 Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous êtes bienheureux de n'être point venu
 Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
 Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue,
 Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement²,
 Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
 J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
 Qu'il oblige mon père à des détours si grands,
 Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
 Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
 La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
 Et, s'il fallait...

DORINE.

Il entre.

1. *Les Fleurs des Vies des Saints*, ouvrage traduit de l'espagnol de Ribadeneira.

2. *Pour moins d'amusement*, c'est-à-dire : pour perdre moins de temps.

SCÈNE IV.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour :
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(A Cléante).

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici?

(A Dorine).

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout.
Tant sa douleur de tête était encore cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller.
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous,
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère ;
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez,
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut-être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,

Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
 C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.
 Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
 Et comme du fumier regarde tout le monde.
 Oui, je deviens tout autre avec son entretien :
 Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
 De toutes amitiés il détache mon âme,
 Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
 Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
 Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
 Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
 Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
 Il attirait les yeux de l'assemblée entière
 Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière ;
 Il faisait des soupirs, de grands élancements,
 Et baisait humblement la terre à tous moments,
 Et, lorsque je sortais, il me devançait vite
 Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
 Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
 Et de son indigence et de ce qu'il était,
 Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
 Il me voulait toujours en rendre une partie.
 « C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié.
 Je ne mérite pas de vous faire pitié ».
 Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
 Aux pauvres à mes yeux il allait le répandre.
 Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
 Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
 Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ;
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
 Un rien presque suffit pour le scandaliser,
 Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
 D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je crois.
 Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
 Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage.
 Vous en êtes un peu dans votre âme entiché,
 Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux ;
 C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
 Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
 Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
 De tous vos faconniers on n'est point les esclaves :
 Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
 Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
 Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
 Egaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
 Les hommes, la plupart, sont étrangement faits !
 Dans la juste nature on ne les voit jamais ;
 La raison a pour eux des bornes trop petites ;
 En chaque caractère ils passent ses limites,
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère ;
 Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
 Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
 Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes,
 Et, près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
 Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré ;
 Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
 Du faux avec le vrai faire la différence ;
 Et, comme je ne vois nul genre de héros
 Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,

Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élan affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître ;
Mais les dévôts de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre :
Ce titre par aucun ne leur est débattu.
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions :
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement :
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,

Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle.
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis votre valet.

(Il veut s'en aller).

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.

Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
 Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je crois,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?

Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire

De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valère a votre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, *seul*.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, MARIANE.

Mariane.
Mon père.
Vous parler en secret¹.

ORGON.
Approchez. J'ai de quoi

MARIANE.
Que cherchez-vous?
ORGON, *il regarde dans un petit cabinet.*
Je vois

Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.
Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.
C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.
C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.
Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, notre hôte?

MARIANE.
Qui, moi?

ORGON.
Vous. Voyez bien comme vous répondez.

MARIANE.
Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

1. *J'ai de quoi vous parler*, au lieu de « j'ai à vous parler », est une expression qui n'a jamais été bien française, et qui n'a été amenée ici que par le besoin du vers.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix, devenir votre époux.
Eh ?

(Mariane se recule avec surprise).

MARIANE.

Eh ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plait-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux ?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi ! vous voulez, mon père...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,

Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.

Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;

Et, comme sur vos vœux je...

SCÈNE II.

DORINE ¹, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là ?

1. Sur la fin de la conversation entre Orgon et Mariane, Dorine est entrée doucement, et s'est placée derrière Orgon sans être vue.

La curiosité qui vous presse est bien forte
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture ou d'un coup de hasard,
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père :
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,

On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux.

DORINE.

Hé bien! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez :

Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot,
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?

A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère.
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens.
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme.
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit, et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit pas tant prôner son nom et sa naissance,
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle,
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quel péril votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre !

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons,
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avais donné pour vous ma parole à Valère ;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,

Je le soupçonne encore d'être un peu libertin ;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles.
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais ! quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant¹, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

*(Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne
pour parler à sa fille).*

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimait...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

1. *Son ascendant*, c'est-à-dire l'étoile sous laquelle il est né. On croyait autrefois que le signe du zodiaque qui montait au ciel au moment de la naissance décidait du bonheur ou du malheur de la vie.

ORGON.

Vous ne vous taisez point ?

DORINE.

C'est une conscience

Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Penses, si tu le veux ; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... suffit.

(Se retournant vers sa fille).

Comme sage¹,

J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage

De ne pouvoir parler.

(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête).

ORGON.

Sans être damoiseau,

Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oui, c'est un beau museau !

ORGON.

Que, quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

(Il se tourne devant elle, et la regarde, les bras croisés).

DORINE.

La voilà bien lotie !

Si j'étais en sa place, un homme, assurément,
Ne m'épouserait pas de force impunément,
Et je lui ferais voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON.

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas ?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

1. *Comme sage*, c'est-à-dire : en homme sage.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet ; et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler).

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(A Dorine).

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettais.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi !

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'ensuyant.

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.

(Il lui veut donner un soufflet et la manque).

ORGON.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même ?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas :
 Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embaras.
 Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage
 Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rends !
 Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sonnettes,
 Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu ? Si j'ai de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valère ?
 Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

DORINE.

Mais quoi ! si votre père est un bourru fieffé,
 Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
 Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
 La faute à votre amant doit-elle être imputée ?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatants mépris,
 Ferai-je dans mon choix voir un cœur trop épris ?
 Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
 De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
 Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
 Etre à monsieur Tartuffe, et j'aurais, quand j'y pense,
 Tort de vous détourner d'une telle alliance.
 Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?
 Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
 Monsieur Tartuffe ! Oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
 Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
 N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
 Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
 Tout le monde déjà de gloire le couronne ;
 Il est noble chez lui, bien fait de sa personne
 Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
 Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme

Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau, de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et, parfois, Fagotin¹ et les marionnettes.
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir!
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Eh! Dorine, de grâce...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauve fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée.
Fais-moi...

DORINE.

Non. Vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,

1. *Fagotin*, singe habillé que montraient les bateleurs, et, par extension, bouffon d'un théâtre de foire.

Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Elle veut s'en aller).

DORINE.

Hé ! là, là, revenez, je quitte mon courroux.
Il faut nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi !

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain

Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, Madame...

MARIANE.

A changé de visée.

La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi ! sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement ;

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.

Vous ne savez ?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE, à part.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir¹.

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime? et c'était tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.

Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter,

Et je déclare, moi, que je prétends le faire,

Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions :

Vous aviez pris déjà vos résolutions,

Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole

Pour vous autoriser à manquer de parole.

1. Réussir, sortir, résulter. C'est le sens propre et étymologique du mot (vieux français *re-issir*, ital. *riuscire*).

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute, et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous prévendra peut-être en un pareil dessein :
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE.

Mon Dieu, laissons là le mérite :
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi ;
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement...

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire :
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins.
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien, et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse à mes yeux passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite,
Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez ?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,

Madame, et de ce pas je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller, et revient toujours).

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE.

Suffit; vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure!

VALÈRE, *s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.*

Euh?

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE

Moi! Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance,
Et je vous ai laissé¹ tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
Holà! Seigneur Valère.

(Elle va l'arrêter par le bras, et Valère fait mine de grande résistance).

1. Il faudrait *latssés* au pluriel, puisque *latssé* au singulier voudrait dire que Mariane et Valère ont été querellés par d'autres; mais nous avons respecté notre texte.

VALÈRE.

Hé ! que veux-tu, Dorine ?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah !

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.DORINE, *quitte Valère et court à Mariane.*

A l'autre ! Où courez-vous ?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALÈRE.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice.
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.DORINE, *elle quitte Mariane et court à Valère.*

Encor ? Diantre soit fait de vous. Si, je le veux !

Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.

(Elle les tire l'un et l'autre).

VALÈRE.

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble et vous tirer d'affaire.

(A Valère).

Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE, *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée ?

DORINE, *à Valère.*

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin

Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(A Mariane).

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux, j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VALÈRE.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Ça, la main, l'un et l'autre.

(A Valère).

Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main ?

DORINE, à Mariane.

Ah ! ça, la vôtre.

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela ?

DORINE.

Mon Dieu ! vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE, à Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane tourne l'œil sur Valère, et fait un petit sourire).

DORINE.

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

VALÈRE.

Oh ça ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

Votre père se moque, et ce sont des chansons.

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance

D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,

Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé

De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du temps à tout on remédie.

Tantôt vous payerez de quelque maladie

Qui viendra tout à coup et voudra des délais,
 Tantôt vous payerez de présages mauvais :
 Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
 Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.
 Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
 On ne vous peut lier que vous ne disiez oui.
 Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
 Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

(A Valère).

Sortez, et sans tarder employez vos amis
 Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
 Nous allons réveiller les efforts de son frère,
 Et dans notre parti jeter la belle-mère.
 Adieu.

VALÈRE, à *Mariane*.

Quelques efforts que nous préparions tous,
 Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à *Valère*.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;
 Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise ! et, quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.
 Sortez, vous dis-je.

VALÈRE, *fait un pas, et revient*.

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre !

(*Les poussant chacun par l'épaule*).

Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement ;
Votre père n'a fait qu'en parler simplement :
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah ! tout doux ! envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit,
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose serait belle !
Enfin votre intérêt l'oblige à le mander ;
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point : il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient, retirez-vous.

SCÈNE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE, *apercevant Dorine.*

Laurent, serrez ma haine avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partagées les deniers.

DORINE.

Que d'affectation et de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE. *Il tire un mouchoir de sa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.

Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression !
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte,
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très volontiers.

DORINE, *en soi-même.*

Comme il se radoucit!

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux;
Mais prenons une chaise afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort bien, et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut,
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire¹.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme toute entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,

Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE, *il lui serre le bout des doigts.*

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.

De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt...*(Il lui met la main sur le genou).*

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit; P'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez; je suis fort chatouilleuse.

(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne).

TARTUFFE.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute chose on n'a vu si bien faire.

1. *Eclairer* avait alors le sens d'épier, observer. On en trouve un autre exemple dans *l'Etourdi* (acte I, scène IV), où Mascarille dit :
Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire,

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille : est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire,
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles,
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite¹ ;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable ;
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez ; malheureux, s'il vous plaît.

1. *Adroite* se prononçait alors *adrette*.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante ;
 Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
 Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme ;
 Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
 Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
 Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;
 Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange,
 Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
 Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
 Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
 De mon intérieur vous fûtes souveraine.
 De vos regards divins l'ineffable douceur
 Força la résistance où s'obstinait mon cœur ;
 Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
 Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
 Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
 Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
 Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne
 Les tribulations de votre esclave indigne,
 S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
 Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
 J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
 Une dévotion à nulle autre pareille.
 Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 Tout ces galants de cour dont les femmes sont folles
 Dont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles ;
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
 Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
 Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
 Avec qui pour toujours on est sûr du secret.
 Le soin que nous prenons de notre renommée
 Répond de toute chose à la personne aimée,
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
 De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique
 En termes assez forts à mon âme s'explique.
 N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
 A dire à mon mari cette galante ardeur,

Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité ;
Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux en revanche une chose de vous.
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane ;
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et...

SCÈNE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du petit cabinet où il s'était retiré.

Non, Madame, non, ceci doit se répandre.
J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre,
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie ;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,

Et que trop excité de désordres chez nous.
 Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père
 Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
 Il faut que du perfide il soit désabusé,
 Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
 De cette occasion je lui suis redevable,
 Et pour la négliger elle est trop favorable.
 Ce serait mériter qu'il me la vint ravir
 Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis !...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie ¹.
 Mon âme est maintenant au comble de sa joie,
 Et vos discours en vain prétendent m'obliger
 A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
 Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire ;
 Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
 D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
 Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
 Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
 Son grand zèle pour vous vient de se déclarer.
 Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer,
 Et je l'ai surpris là qui faisait à Madame
 L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
 Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
 Voulait à toute force en garder le secret ;
 Mais je ne puis flatter une telle impudence,
 Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
 On ne doit d'un mari traverser le repos ;
 Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
 Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
 Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
 Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

1. *Que je me croie*, c'est-à-dire : que je m'en rapporte à moi, que je suive ma pensée.

SCÈNE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures,
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.

De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous.
Je ne saurais avoir tant de honte en partage
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tais-toi, peste maudite !

TARTUFFE.

Ah ! laissez-le parler ; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis).

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'hémicide ;
Accablez-moi de noms encor plus détestés ;
Je n'y contredis point, je les ai mérités,
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON, à *Tartuffe*.

Mon frère, c'en est trop.

(*A son fils*).

Ton cœur ne se rend point,

Traître?

DAMIS.

Quoi ! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

Tais-toi, pendard !

(*A Tartuffe*).

Mon frère, eh ! levez-vous, de grâce.

(*A son fils*).

Infâme !

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage ! Quoi ! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.

J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à *son fils*.

Ingrat !

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux

Vous demander sa grâce...

ORGON, à *Tartuffe*.

Hélas ! Vous moquez-vous ?

(*A son fils*).

Coquin, vois sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix !

DAMIS.

Quoi, je...

ORGON.

Paix, dis-je !

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchainés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage ;

Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connaître
Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi? de ce coquin qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?
Un bâton, un bâton!

(A Tartuffe).

Ne me retenez pas.

(A son fils).

Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai, mais...

ORGON.

Vite, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne¹.

(A Orgon).

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir

1. Une variante donne ainsi ce vers :

O Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne,
qui fut dit à la première représentation. On prétend que Molière le
remplça par celui qui se trouve dans le texte imprimé parce qu'on
voulut y voir une sorte d'imitation du passage suivant de l'Oraison
dominicale: *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus*
debitoribus nostris.

Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON. *Il court tout en larmes à la porte
par où il a chassé son fils.*

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je vois
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe! Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports, qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit, n'en parlons plus.

Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage,
Je fuirai votre épouse et vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose!

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit!

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé:
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur:
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrais le servir du meilleur de mon âme;
Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait sentir,
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porterait du scandale:
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait;
A pure politique on me l'imputerait,
Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable;

Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses,
Et ne regardez point aux jugements humains
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi ! le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire ?
Non, non ; faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et, si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Eh ! Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,

1. Nous n'avons pas cru devoir garder la ponctuation de ces deux vers, qui sont ainsi dans l'original :

*Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées
Des intérêts du Ciel. Pourquoi vous chargez-vous ?*

Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien,
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse
 Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
 J'admire seulement que sans confusion
 Vous en ayez souffert la proposition :
 Car, enfin, le vrai zèle a-t-il quelque maxime
 Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
 Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
 Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
 Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
 Vous fissiez de céans une honnête retraite
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
 Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
 Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme,
 Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures et demie ;
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE.

Ah !

SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE.

DORINE.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
 Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle,
 Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
 La fait à tous moments entrer en désespoir.
 Il va venir ; joignons nos efforts, je vous prie,
 Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE,
 DORINE.

ORGON.

Ah ! je me réjouis de vous voir assemblés.

(A Mariane).

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
 Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, à genoux.

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois;
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendre.

Allons, ferme, mon cœur ! point de faiblesse humaine !

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine :
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien ;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne ;
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent dans les austérités
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah ! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi !...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot¹.
Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde :
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

1. Parlez à votre écot peut signifier ou : « parlez aux gens de votre écot », de votre compagnie, ou : « parlez pour votre quote-part », c'est-à-dire à votre tour, quand il est convenable que vous parliez.

ELMIRE, à son mari.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange.
Mais que me répondrait votre incrédulité,
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons !

ELMIRE.

Mais quoi ! si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière ?...

ORGON.

Contes en l'air !

ELMIRE.

Quel homme ! Au moins répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi :

Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir et tout entendre :
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirais que... Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-le moi venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE.

Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engagé à se tromper soi-même.
Faites-le moi descendre.

(Parlant à Cléante et à Mariane).

Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment !

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.

Ah ! mon Dieu ! laissez faire ;

J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.

Mettez-vous là, vous dis-je, et, quand vous y serez,

Gardez qu'on ne nous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;

Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(*A son mari, qui est sous la table*).

Au moins, je vais toucher une étrange matière ;

Ne vous scandalisez en aucune manière.

Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,

Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,

Faire poser le masque à cette âme hypocrite,

Flatter de son amour les désirs effrontés,

Et donner un champ libre à ses témérités.

Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,

Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,

J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,

Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée

Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,

D'épargner votre femme, et de ne m'exposer

Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.

Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,

Et... L'on vient ; tenez-vous, et gardez de paraître.

SCÈNE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, *caché sous la table*.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.

Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,

Et regardez partout de crainte de surprise :

Une affaire pareille à celle de tantôt

N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.

Jamais il ne s'est vu de surprise de même ;

Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,

Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts

Pour rompre son dessein et calmer ses transports.

Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée¹

Que de le démentir je n'ai point eu l'idée ;

Mais, par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,

Et les choses en sont dans plus de sûreté.

L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,

Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.

1. Variante :

De mon trouble, il est vrai, j'étais si possédée.

Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;
 Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
 Me trouver ici seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
 Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
 Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
 Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !
 Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
 Lorsque si faiblement on le voit se défendre !
 Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
 Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
 On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
 On s'en défend d'abord ; mais, de l'air qu'on s'y prend,
 On fait connaître assez que notre cœur se rend,
 Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
 Et que de tels refus promettent toute chose.
 C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
 Et sur notre pudeur me ménager bien peu ;
 Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
 A retenir Damis me serais-je attachée ?
 Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
 Écouté tout au long l'offre de votre cœur ?
 Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?
 Et, lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
 Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout
 Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
 Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
 Une suavité qu'on ne goûta jamais.
 Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
 Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude ;
 Mais ce cœur vous demande ici la liberté
 D'oser douter un peu de sa félicité.
 Je puis croire ces mots un artifice honnête
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête,

Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fierai point à des propos si doux
 Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
 Et planter dans mon âme une constante foi
 Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. *Elle tousse pour avertir son mari.*

Quoi ! vous voulez aller avec cette vitesse,
 Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?
 On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;
 Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire
 Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire.

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
 Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
 On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
 Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
 Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
 Je doute du bonheur de mes témérités,
 Et je ne croirai rien que vous n'ayez, Madame,
 Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu ! que votre amour en vrai tyran agit,
 Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
 Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
 Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
 Quoi ! de votre poursuite on ne peut se parer,
 Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
 Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
 De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
 Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
 Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens ?

TARTUFFE.

Mais, si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
 Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez
 Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
 Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
 Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,

Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;
Mais on trouve avec lui des accommodements ¹.

(C'est un scélérat qui parle).

Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi ;
Je vous répons de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussiez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certes, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire ;
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, après avoir encore toussé.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convainquants,
Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,

1. A propos de ce vers, devenu célèbre, Molière a soin d'avertir que « c'est un scélérat qui parle ». Il avait déjà pris, dans le premier acte, une précaution analogue au sujet du langage grossier de Dorine.

Tant pis pour qui me force à cette violence :
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge, et la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! vous sortez si tôt ? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps ;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de léger¹ ;
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez point de peur de vous méprendre.
(Elle fait mettre son mari derrière elle.)

SCÈNE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ai visité de l'œil tout cet appartement ;

1. De léger, c'est-à-dire légèrement.

Personne ne s'y trouve, et mon âme ravie...

ORGON, *en l'arrêtant.*

Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en voulez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme !
J'ai douté fort longtemps que ce fût pour de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton ;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoi ! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison ;
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure ;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, et qu'est-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,

Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation ?...

ORGON.

Oui, c'est une affaire faite ;

Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout ; mais voyons au plus tôt,
Si certaine cassette est encore là-haut.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses ¹ qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement ;
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité.

1. Il faudrait : « se consulter sur les choses », et non *consulter les choses*.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence ;
 Et la donation, et cette confiance
 Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
 Des démarches par vous faites légèrement.
 On peut vous mener loin avec de pareils gages,
 Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
 Le pousser est encor grande imprudence à vous,
 Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi ! sous un beau semblant de ferveur si touchante
 Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
 Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien...
 C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien.
 J'en aurai désormais une horreur effroyable,
 Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Eh bien, ne voilà pas de vos emportements !
 Vous ne gardez en rien les doux tempéraments ;
 Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
 Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
 Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
 Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
 Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
 Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
 Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
 Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
 Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
 Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
 Laissez aux libertins ces sottises conséquences,
 Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
 Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
 Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
 Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure,
 Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
 Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II.

DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

DAMIS.

Quoi ! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace,

Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir¹ :
C'est à moi tout d'un coup de vous en affranchir ;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants ;
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE.
DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueilli avec zèle un homme en sa misère ;
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère ;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme ;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut à ma ruine user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme !

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

¹ *Gauchir*, c'est-à-dire biaiser.

ORGON.

Comment ?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère ?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous dis
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu !
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage !

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme ?

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé! diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des moments en bagatelles pures
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie irait jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE.

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts,
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrais de bon cœur qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes...

ORGON, à Dorine.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV.

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE, ORGON,
DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE.

MONSIEUR LOYAL.

Bonjour, ma chère sœur¹. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise,
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom ?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je viens
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, à *Orgon*.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme et ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous raccommo-der il vient ici peut-être.
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître ?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire !

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de monsieur votre père.

1. *Monsieur Loyal*, huissier qui a la spécialité des exploits *dévots*, dit *ma chère sœur* en parlant à Dorine.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance.

ORGON.

Quoi ! vous êtes ici...

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion.

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi ! sortir de céans ?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

MONSIEUR LOYAL.

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez en honnête personne
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur ; j'aurais regret d'être obligé d'écrire,

Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir;
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps,

Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile.
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au deu¹ de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, *bas.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerais sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir² à plaisir sur ce muffle asséner
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE, *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,

1. Au deu, c'est-à-dire : au devoir, dans l'exercice.

2. L'infinif *pouvoir* ne se trouve ici justifié par rien, et la phrase ne peut se construire. Au lieu de *et pouvoir*, il aurait fallu « pour pouvoir ».

Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourrait bien punir ces paroles infâmes,
Mamie, et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE.

Finissons tout cela, Monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE, MARIANE,
ELMIRE, MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

Eh bien ! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues.

DORINE.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez¹,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme.
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui peut vous faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
Et sa déloyauté va paraître trop noire
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

1. On supprimait encore ici, à la représentation, huit vers, depuis
Vous vous plaignez jusqu'à *Allez faire éclater*.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE, MARIANE.

VALÈRE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;
 Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
 Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
 Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
 A violé pour moi, par un pas délicat,
 Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat,
 Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
 Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
 Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
 Depuis une heure au prince a su vous accuser,
 Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
 D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
 Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
 Vous avez conservé le coupable secret.
 J'ignore le détail du crime qu'on vous donne¹,
 Mais un ordre est donné contre votre personne,
 Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
 D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés, et c'est par où le traître
 De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal !

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
 J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
 Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
 Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant,
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
 A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
 Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las ! que ne dois-je point à vos soins obligeants !
 Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps,
 Et je demande au Ciel de m'être assez propice
 Pour reconnaître un jour ce généreux service.
 Adieu, prenez le soin, vous autres...

1. *Qu'on vous donne* pour « qu'on vous impute », est rendu encore plus choquant par la répétition de *donné* dans le vers suivant.

CLÉANTE.

Allez tôt ;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON, ELMIRE,
MARIANE, ETC.

TARTUFFE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite ;
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,
Et de la part du prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier !
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris à¹ tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue !

DAMIS.

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue !

TARTUFFE.

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne saurait être que glorieux
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TARTUFFE.

Oui, e sais quels secours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir :
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
Amis, femme, parents, et moi-même avec eux.

1. *Être appris à* est un archaïsme qui n'était plus guère en usage du temps de Molière.

ELMIRE.

L'imposteur !

DORINE.

Comme il sait de traitresse manière
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !

CLÉANTE.

Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire ;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

TARTUFFE, à l'exempt.

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir :
Votre bouche à propos m'invite à le remplir ;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui, moi, Monsieur ?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

(A Orgon).

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue ;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle,
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
À tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.

D'abord il a percé par ses vives clartés
 Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
 Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
 Et, par un juste trait de l'équité suprême,
 S'est découvert au prince un fourbe renommé
 Dont sous un autre nom il était informé ;
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires
 Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
 Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
 Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
 A ses autres horreurs il a joint cette suite,
 Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout
 Et vous faire par lui faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
 D'un souverain pouvoir, il brise les liens
 Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
 Et vous pardonne enfin cette offense secrète
 Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
 On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
 Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
 D'une bonne action verser la récompense,
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
 Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué !

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire !

ELMIRE.

Favorable succès !

MARIANE.

Qui l'aurait osé dire ?

ORGON, à Tartuffe.

Hé bien, te voilà, traître...

CLÉANTE.

Ah ! mon frère, arrêtez,

Et ne descendez point à des indignités.

A son mauvais destin laissez un misérable,

Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.

Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,

Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;

Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,

Et puisse du grand prince adoucir la justice,

Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux

Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie ;
Puis acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.

FIN.

MONSIEUR
DE POURCEAUGNAC

Comédie

FAITE A CHAMBORD POUR LE DIVERTISSEMENT DU ROI

1669

PERSONNAGES

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ORONTE.

JULIE, fille d'Oronte.

NÉRINE, femme d'intrigue.

LUCETTE, feinte Gasconne.

ÉRASTE, amant de Julie.

SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.

PREMIER MÉDECIN.

SECOND MÉDECIN.

L'APOTHICAIRE.

UN PAYSAN.

UNE PAYSANNE.

PREMIER MUSICIEN.

SECOND MUSICIEN.

PREMIER AVOCAT.

SECOND AVOCAT.

PREMIER SUISSE.

SECOND SUISSE.

UN EXEMPT.

DEUX ARCHERS.

PLUSIEURS MUSICIENS, JOUEURS D'INSTRUMENTS, ET DANSEURS.

La scène est à Paris.

L'ouverture¹ se fait par Eraste, qui conduit un grand concert de voix et d'instruments pour une sérénade dont les paroles, chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents.

PREMIÈRE VOIX.

*Répands, charmante Nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.*

DEUXIÈME VOIX.

*Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
A d'aimables penchans notre cœur nous dispose,
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !*

TROISIÈME VOIX.

*Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.*

LES TROIS VOIX ENSEMBLE.

*Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,*

1. Dans les éditions posthumes, cette ouverture forme les deux premières scènes de la pièce, et la première scène débute ainsi :

ERASTE, *aux musiciens.*

« Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire et ne veux point paraître ici ».

Depuis lors, on n'avait jamais reproduit les divisions de l'édition originale.

*L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.*

*Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.*

La sérénade est suivie d'une danse de deux pages, pendant laquelle quatre curieux de spectacles¹, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux au son de tous les instruments.

1. Les *curieux de spectacles* étaient des privilégiés qu'on admettait à occuper des banquettes placées sur les deux côtés de la scène.

MONSIEUR
DE POURCEAUGNAC
COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, gardons d'être surpris : je tremble qu'on ne nous voie ensemble ; et tout serait perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE.

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE.

Aie aussi l'œil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE.

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

ÉRASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement, et déjà nous

avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE.

Par ma foi, voilà votre père!

JULIE.

Ah! séparons-nous vite.

NÉRINE.

Non, non, non; ne bougez, je m'étais trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nérine, que tu es sotté de nous donner de ces frayeurs!

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de¹ mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir: c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger² de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

1. *Feindre de* est employé ici dans le sens de *hésiter à*.

2. *Anger*, embarrasser, tourmenter, du latin *angere*.

SCÈNE II.

SBRIGANI, JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive : je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et, dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut ; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent, que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI.

Oui, si je me connais en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre ; votre affaire ne pouvait être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères ; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles, et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrais vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquites lorsque avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu pour douze mille écus ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsque avec tant de grandeur d'âme vous sâtes nier le dépôt qu'on vous avait confié, et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avaient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie; laissons cela, et, pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ERASTE, à Julie.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle, et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venaient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ERASTE.

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinait à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerais de me jeter dans un couvent.

ERASTE.

Mais si, malgré tout cela, il voulait vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suites des choses.

ERASTE.

Eh bien...

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme; songeons à nous.

NÉRINE.

Ah! comme il est bâti!

SCÈNE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC (*il se tourne du côté d'où il vient comme parlant à des gens qui le suivent*), SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hé bien, quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soit la sottie ville et les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire! Eh! Messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre? et qu'avez-vous à rire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu ou bossu?

SBRIGANI.

Apprenez à connaître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui, gentilhomme limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui aura à faire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné, et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudrait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De doux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! ah!

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ma pensée¹.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur ; l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allais en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE IV.

ÉRASTE, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ÉRASTE.

Ah ! qu'est-ce ci ? que vois-je ? quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac, que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnaître.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de

1. *C'est ma pensée* a été supprimé dans certaines éditions.

votre mémoire, et que vous ne reconnaissez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*A Sbrigani*). Ma foi, je ne sais qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusques au plus petit. Je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*A Sbrigani*). Je ne le connais point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi. (*A Sbrigani*). Je ne sais ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean ?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le cimetièrre des Arènes ?

ERASTE.

Justement. C'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani*). Diable emporte si je m'en souviens !

SBRIGANI.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, à *Monsieur de Pourceaugnac*.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté : com-

ment se porte monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon frère le consul ?

ERASTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur... là... monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur ?

ERASTE.

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai et gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle... le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulais dire ; madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! elle était si bonne personne !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'aurait été !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le connaissez-vous aussi ?

ERASTE.

Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Eh ! oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frère et de votre sœur ¹...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'église de... Comment l'appellez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Étienne.

ERASTE.

Le voilà, je ne connais autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à *Sbrigani*.

Il dit toute la parenté ².

SBRIGANI.

Il vous connaît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

A ce que je je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ERASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'était un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin?

ERASTE.

Oui.

1. Var. : « fils de votre frère ou de votre sœur ».

2. Var. : « toute ma parenté ».

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah ! ah !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de...

ERASTE.

Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce serait vous...

ERASTE.

Non, le diable m'emporte ! vous logerez chez moi¹.

SBRIGANI.

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon valet où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

1. Var. : « Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi ».

ERASTE.

Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à *Sbrigani*.
Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE, *seul*.

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.

SCÈNE V.

L'APOTHIKAIRE, ÉRASTE.

ERASTE.

Je crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'APOTHIKAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'APOTHIKAIRE.

Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez, j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHIKAIRE.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile ; c'est un homme qui sait la médecine à fond comme je sais ma croix de par Dieu¹, et qui, quand on devrait crever, ne démorderait pas d'un *iota* des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l'or du monde

1. *Croix de par Dieu*, nom donné à un alphabet dans lequel on apprenait à lire aux enfants, et qui commençait par une croix, faite de par Dieu, c'est-à-dire au nom de Dieu.

il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHIKAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade, et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre : car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTHIKAIRE.

Assurément ; on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHIKAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner¹ et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTHIKAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langué plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHIKAIRE.

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

1. *Barguigner*, hésiter.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeants¹.

L'APOTHIKAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VI.

PREMIER MÉDECIN, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE,
ERASTE, L'APOTHIKAIRE.

LE PAYSAN.

Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN.

Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN.

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE.

Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute; je lui donne des remèdes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

PREMIER MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monsieur.

PREMIER MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; et, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

1. Var. : « Voilà les soins les plus obligeants du monde ».

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

ÉRASTE, *au Médecin.*

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE.

Le voici ¹.

PREMIER MÉDECIN.

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE,
PREMIER MÉDECIN, L'APOTHICAIRE.

ÉRASTE, *à Monsieur de Pourceaugnac.*

Une petite affaire m'est survenue qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à part.*

C'est son maître d'hôtel, et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement et dans toutes les régularités de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, il ne faut pas tant de cérémonies, et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE.

Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

1. Var. : « Le voici fort à propos ».

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyez¹ rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu, laissez faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. (*Bas au Médecin*). Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains, car parfois il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE, à Monsieur de Pourceaugnac.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE VIII.

PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, MONSIEUR DE
POURCEAUGNAC, L'APOTHECAIRE.

PREMIER MÉDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière² dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, des sièges.

(*Des laquais entrent et donnent des sièges*).

1. Nous avons imprimé *envoyez*, et non *envoyiez*, conformément à notre texte.

2. On disait autrefois *consulter une chose* dans le sens où nous disons aujourd'hui « consulter sur une chose ».

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres!

PREMIER MÉDECIN.

Allons, Monsieur, prenez votre place, Monsieur.

(Lorsqu'ils sont assis, les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls).

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *présentant ses mains.*

Votre très humble valet. *(Voyant qu'ils lui tâtent le pouls).*
Que veut dire cela?

PREMIER MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui, et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN.

Tant pis! cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN.

Faites-vous des songes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN.

De quelle nature sont-ils?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là?

PREMIER MÉDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN.

Un peu de patience; nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, et nous le ferons en français pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

PREMIER MÉDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce par ses signes diagnostiques et pronostiques, vous me permettez, Monsieur notre ancien,

d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit avant que de toucher à la thérapeutique et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnais, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres, car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude¹ du corps menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*², il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante et à cette cacochymie

1. *Habitude* est employé ici dans le sens d'aspect, allure.

2. *Ignoti nulla est curatio morbi*, « à maladie inconnue il n'y a pas de remède ».

luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique¹, et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps de le purger, désopiler et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues², et *cætera* ; et, comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire : vous avez si bien discoursu sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur, le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque : et, quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devint, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie ; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez

1. La basilique et la céphalique sont deux veines du bras.

2. Cholagogue, qui entraîne la bile. — Mélanogogue, qui chasse les humeurs noires.

si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*¹. Tout ce que j'y voudrais, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*²; de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau³ où il entre du sel: le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus*⁴, et de lui donner tout à l'heure un petit lavement pour servir de prélude et introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

PREMIER MÉDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci, et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises?

PREMIER MÉDECIN.

Bon! dire des injures. Voilà un diagnostic qui nous manquait pour la confirmation de son mal, et ceci pourrait bien tourner en manie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis ici?

(Il crache deux ou trois fois).

PREMIER MÉDECIN.

Autre diagnostic: la sputation fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN.

Autre encore: l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire, et que me voulez-vous?

1. *Manibus et pedibus descendo in tuam sententiam* « des mains et des pieds je descends à votre opinion »; allusion à l'habitude qu'avaient les sénateurs romains de descendre de leur place pour aller se ranger auprès de celui dont ils adoptaient l'avis.

2. *Numero Deus impare gaudet*, « Dieu se plaît au nombre impair ».

3. *Fronteau*, bandeau qu'on applique sur le front.

4. *Album est disgregativum visus*, « le blanc est disgrégatif de la vue », c'est-à-dire l'éclaircit.

PREMIER MÉDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins qui voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous, et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN.

Hon ! hon ! voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. Allons, procédons à la curation, et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions et accoissons¹ l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

1. *Accoiser*, rendre coi, tranquille; calmer (du latin *ad et quietus*).

SCÈNE X.

DEUX MUSICIENS ITALIENS EN MÉDECINS GROTESQUES, SUIVIS
DE HUIT MATASSINS, CHANTENT CES PAROLES, SOUTENUES
DE LA SYMPHONIE D'UN MÉLANGE D'INSTRUMENTS.

LES DEUX MUSICIENS.

*Bon di, bon di, bon di,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico;
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico;
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.*

PREMIER MUSICIEN.

*Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato
Se vol pigliar un poco d'allegria;
Altro non è la pazzia
Che malinconia.*

SECOND MUSICIEN.

*Sù cantate, ballate, ridete,
E, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Alegramente, Monsu Pourceaugnac.*

SCÈNE XI.

L'APOTHICAIRE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
LES DEUX MUSICIENS.

L'APOTHICAIRE.

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il
vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! que de bruit!

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le : il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah !

L'APOTHICAIRE.

C'est un petit clystère, un petit clystère bénin ; il est bénin, bénin : là, prenez, prenez, prenez, Monsieur ; c'est pour déterger, pour déterger, déterger...

LES DEUX MUSICIENS, accompagnés des Matassins et des instruments, dansent à l'entour de M. de Pourceaugnac, et, s'arrêtant devant lui, chantent :

Piglialo sù,

Signor Monsu,

Piglialo, piglialo, piglialo sù,

Che non ti farà male,

Piglialo sù questo servitiale,

Piglialo sù,

Signor Monsu,

Piglialo, piglialo, piglialo sù.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, fuyant.

Allez-vous-en au diable !

(L'Apothicaire, les deux Musiciens et les Matassins le suivent tous une seringue à la main).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

SBRIGANI, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN.

Il a forcé tous les obstacles que j'avais mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençais de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté et d'une raison dépravée que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN.

Sans doute, quand il y aurait eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison, vos remèdes étaient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIGANI.

Chez le bonhomme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie que vous ne l'ayez pansé tout votre souil.

PREMIER MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI, *s'en allant.*

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCÈNE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille ?

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

PREMIER MÉDECIN.

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc ?

PREMIER MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : sa maladie, qu'on m'a donné à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets, et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal ?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...

PREMIER MÉDECIN.

Les médecins sont obligés au secret : il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer sans mon consentement vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

PREMIER MÉDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens...

PREMIER MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

ORONTE.

Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez, mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison!

SCÈNE III.

SBRIGANI EN MARCHAND FLAMAND, ORONTE.

SBRIGANI.

Montsir, avec le vôtre permissione, je suisse un trancher

marchand flamane qui voudrait bienne vous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le vôtre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connaitre point en sti file un certe montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connais.

SBRIGANI.

Et quel homme est-il, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, Montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de consequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme

que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanne flamane qui être venu ici.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir ; et depuis huitte mois nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui a remettre à payer tout ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hon ! hon ! il a remis là à payer ses créanciers ?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, et avec un grant dévotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE, *à part*.

L'avis n'est pas mauvais. (*Haut*). Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie Montsir de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoit donné.

(*Seul*).

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand pour songer à d'autres machines, et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Piglialo sù, piglialo sù, Signor Monsu. Que diable est-ce là ? Ah !

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur ? qu'avez-vous ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je pensais y être régalaé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le poul. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Bon di, bon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta ; ta, ra, ta, ta. *Alegramente, Monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est bénin, bénin, bénin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglialo sù, Signor Monsu, piglialo, piglialo, piglialo sù.* Jamais je n'ai été si soulé de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi et me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étaient une douzaine de possédés après mes chausses, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu ! les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurais cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grâce, le logis de monsieur Oronte ; je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui ; je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... l'épouser ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je ; j'ai un peu parlé trop vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas nécessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

De grâce.

SBRIGANI.

Point, je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait, on ne peut pas l'être davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une

petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience¹... C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité, mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai ; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui de bonne foi vient se marier avec une fille qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui... Oui², je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie deshonnête, cela serait un peu trop fort : cherchons pour nous expliquer quelques termes plus doux ; le mot de galante aussi n'est pas assez : celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

SBRIGANI.

Voilà le père.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

1. Ici Sbrigani doit s'éloigner un peu de M. de Pourceaugnac, pour avoir l'air de se consulter.

2. Ici Sbrigani se rapproche de M. de Pourceaugnac et lui adresse la parole.

SCÈNE V.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Bonjour, Monsieur, bonjour.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari?

SCÈNE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tudieu, quelle galante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE.

Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah ! ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

(Julie s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main).

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oh ! oh ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de ¹...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vertu de ma vie !

ORONTE.

Encore ? Qu'est-ce à dire cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE.

Non, rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi ; et, si tu ne rentres tout à l'heure, je.../

JULIE.

Eh bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Comme nous lui plaisons !

ORONTE.

Tu ne veux pas te retirer ² ?

1. Il manque ici un jeu de scène indiquant que Julie continue ses agaceries à M. de Pourceaugnac.

2. Oronte s'adresse à Julie, qui est restée après avoir feint de s'en aller.

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

ORONTE.

Jamais; et tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Elle voudrait bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu, notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le médecin me l'a dit lui-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Le médecin en a menti ; je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE.

Ah ! tu es assi¹, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infâme ! Tu fas semblan de nou me pas cou-nouisse, et nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ? Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passan à Pézénas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'obligel pra quel mouyen à ly douna la mà per l'espousa.

ORONTE.

Oh ! oh !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce ci ?

LUCETTE.

Lou traité me quitel très ans après, sul préteste de quelques affayrés que l'apelabon dins soun pays, et despey noun ly resçau put quaso de noubelo : may dins lou tens qui soungabi lou mens, m'an dounat abist que begnio dins aquesto bilo per se remarida dambé un outro jouena fillo

1. Nous ne croyons pas utile de donner la traduction du langage languedocien de Lucette, que le lecteur comprendra facilement, surtout s'il se souvient que les Languedociens changent les *r* en *b*.

que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeu ai tout quitat en diligensso, et me souy rendu dodins aqeste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE.

Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'être confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari ?

LUCETTE.

Infame, gausos-tu dire lou contrari ? Hé ! tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'état d'innoussenco et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty ; yeu nou serio pas reduito à fayré lou tristé persounatge que yeu fave présentomen ; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de piétat abandonado à las mourtéles douloous que yeu ressenti de sas perfidos acciùs.

ORONTE.

Je ne saurais m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne connais rien à tout ceci.

SCÈNE VIII.

NÉRINE EN PICARDE, LUCETTE, ORONTE,
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

NÉRINE.

Ah ! je n'en pis plus, je sis tout essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche ! je boute empêchement au mariage. Chés mon méri, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar-là.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Encore ?

ORONTE.

Quel diable d'homme est-ce ci ?

LUCETTE.

Et que boulez-vous dire ambe bostre empachomen et bostro pendarie? Quaquel homo es bostre marit?

NÉRINE.

Oui, medéme, et je sis sa femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno; et, se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penda.

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoïn-là.

LUCETTE.

Yeu bous disî que yeu soun sa fenno.

NÉRINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous sousteni, yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NÉRINE.

J'ai des gairans de tout che que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo sap.

NÉRINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist notre mariatge.

NÉRINE.

Tout Chin-Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou ya res de tant héritable.

LUCETTE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NÉRINE.

Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaign impudensso! Et coussy, misérable, nou te soube-

nes plus de la pauvo Françon et del pauve Jeanet, que soun lous fruits de notre mariaige?

NÉRINE.

Bayez un peu l'insolence! Quoi! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfaïn, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni, Françon; beni, Jeanet; beni toustou, beni tous-toune, beni fayre beyre à un payre dénaturat le duretlat qu'el a per nautres.

NÉRINE.

Venez, Madelaine, me n'ainfaïn, venez-ves en ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

JEANET, FRANÇON, MADELEINE.

Ah! mon papa, mon papa, mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des petits fils de putains.

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nous sios pas dins le darnière confusiu de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas, infâme, yeu te boly seguy per tout, et te reproucha ton crime jus-quos à tant que me sio beniado, et que tayo fayt penja, couqui; te boly fayré penja.

NÉRINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insain-sible aux caïresses de chette pauvre ainfaïn? Tu ne te sau-veras mie de mes pattes; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai peindre.

LES ENFANTS, *tous ensemble.*

Mon papa, mon papa, mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Au secours! au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu.

SCÈNE IX.

SBRIGANI.

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! quelle maudite ville !
Assassiné de tous côtés !

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur ? est-il encore arrivé quelque chose ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI.

Comment donc ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser
de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la
justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire, et la justice en ce pays-ci est
rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Oui ; mais, quand il y aurait information, ajournement,
décret et jugement obtenu par surprise, défaut et contu-
mace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser
et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procé-
dures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; et l'on voit bien,
Monsieur, que vous êtes du métier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Moi ? point du tout, je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pra-
tique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Point, ce n'est que le sens commun qui me fait juger que
je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne
me saurait condamner sur une simple accusation, sans un
récolement ¹ et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

1. C'est un récolement de témoins.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah ! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on dirait qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir ?

SCÈNE XI.

SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX AVOCATS MUSICIENS, DONT L'UN PARLE FORT LENTEMENT ET L'AUTRE FORT VITE, ACCOMPAGNÉS DE DEUX PROCUREURS ET DE DEUX SERGENTS.

L'AVOCAT, trainant ses paroles.

*La polygamie est un cas,**Est un cas pendable.*

L'AVOCAT bredouilleur.

*Votre fait**Est clair et net,**Et tout de droit¹**Sur cet endroit**Conclut tout droit.**Si vous consultez nos auteurs,**Législateurs et glossateurs,*

1. Le livret du ballet, imprimé séparément, donne *le droit*, et non *de droit*.

*Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.*

*Tous les peuples policés,
Et bien sensés,
Les Français, Anglais, Hollandais,
Danois, Suédois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.*

(Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux procureurs et deux sergents dansent une entrée qui finit l'acte).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui, les choses s'achement où nous voulons ; et, comme ses lumières sont fort petites et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisait déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avait mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

ÉRASTE.

Je voudrais bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie ; et, tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... *(Il lui parle à l'oreille)*. Vous entendez bien ?

ÉRASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux... *(Il lui parle à l'oreille)*.

ÉRASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi. *(Il lui parle à l'oreille)*.

ÉRASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiselle ; allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC EN FEMME, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connaître, et vous avez la mine comme cela d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent.

SBRIGANI.

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait ?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerais de ma vie si vous veniez à être pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là ferait tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous ménerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien, il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comment vous ferez... Bon!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse! Où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu, qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Holà, oh! cocher, petit laquais! Ah! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais, petit laquais! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une chose: cette coiffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

SCÈNE III.

DEUX SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

PREMIER SUISSE.

Allons, dépêchons, camarade; li faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Pourcegnac, qui l'a été contané par ordonnance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE.

Li faut nous loër un fenètre pour foir sti choustice.

PREMIER SUISSE.

Li disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve pour l'y accrocher sti Pourcegnac.

SECOND SUISSE.

Li sira, mon foi, un grand plaisir d'y regarter pendre sti limossin.

PREMIER SUISSE.

Oui, de li foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

SECOND SUISSE.

Li est un plaisant drôle, oui; li disent que c'estre marié troy foie.

PREMIER SUISSE.

Sti diable ti vouloir trois femmes à li tout seul; li est bien assez t'une.

SECOND SUISSE.

Ah! ponchour, Mameselle.

PREMIER SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

PREMIER SUISSE.

Li est belle, par mon foi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, Mameselle, fouloir fenir rechouir fous à la Crève? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE.

L'est un gentilhomme limossin qui sera pendu chentiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE.

Li est là un petit teton qui l'est drôle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Tout beau!

PREMIER SUISSE.

Mon foi, moi, couchair pien avec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laisse, toi; l'est moi qui le veut couchair avec elle¹.

PREMIER SUISSE.

Moi ne vouloir pas laisser.

SECOND SUISSE.

Moi li vouloir moi.

(Ils le tirent avec violence).

1. « Var. : « couchair avec elle pour mon pistolle ».

Moi ne faire rien.
PREMIER SUISSE.

Toi l'afoir menti.
SECOND SUISSE.

Toi l'afoir menti toi-même.
PREMIER SUISSE.

Au secours ! à la force !
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

SCÈNE IV.

UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, PREMIER ET SECOND
SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce ? Quelle violence est-ce là ? et que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE.

Parti, pon, toi ne l'afoir point.

SECOND SUISSE.

Parti, pon aussi, toi ne l'afoir point encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'EXEMPT.

Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah ! ah ! qu'est-ce que je veux dire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Je ne sais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous arrête prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Eh ! Monsieur, de grâce !

L'EXEMPT.

Non, non ; à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cher-

chons, qui se soit déguisé de la sorte; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

SCÈNE V.

L'EXEMPT, ARCHERS,
SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

Ah! Ciel! que veut dire cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI.

Eh! Monsieur, pour l'amour de moi! vous savez que nous sommes amis il y a longtemps; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement; n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles?

L'EXEMPT, à ses archers.

Retirez-vous un peu.

SBRIGANI, à M. de Pourceaugnac.

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller; faites vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah! maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI.

Mon Dieu, attendez. Dépêchez, donnez-lui en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Ah !

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT.

Il faut donc que je m'enfuie avec lui, car il n'y aurait point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. (*Seul*). Que le Ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande dupe. Mais voici...

SCÈNE VI.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte*.

Ah ! quelle étrange aventure ! quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras-tu, et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle ?

ORONTE.

Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-tu ?

SBRIGANI.

Ah ! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

ORONTE.

Il m'enlève ma fille !

SBRIGANI.

Oui, elle en est devenue si folle qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons, vite à la justice ! Des archers après eux !

SCÈNE VII.

ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI, ORONTE.

ÉRASTE.

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, Monsieur, voilà votre fille, que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyait ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération : car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser et me guérir absolument de l'amour que j'avais pour elle.

ORONTE.

Ah ! infâme que tu es !

ÉRASTE.

Comment ! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père : il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait, et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avait donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole. Mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute ! c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE.

Hé bien, oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avait choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous ; vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégouter.

ÉRASTE.

Moi, je serais capable de cela !

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes une sottie.

ERASTE.

Non, non; ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourraient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Eraste, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur. J'avais toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige; et, si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Eraste; votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Ça, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur¹?

1. Var. : « dont un autre possède le cœur ».

ORONTE.

C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah! que de bruit! Ça, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ERASTE, à Julie.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'est que monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attiré ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE VIII.

PLUSIEURS MASQUES DE TOUTES LES MANIÈRES, DONT LES UNS OCCUPENT PLUSIEURS BALCONS, ET LES AUTRES SONT DANS LA PLACE, QUI, PAR PLUSIEURS CHANSONS ET DIVERSES DANSES ET JEUX, CHERCHENT A SE DONNER DES PLAISIRS INNOCENTS.

UNE EGYPTIENNE.

*Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins et tristesse;
Venez, venez, ris et jeux,
Plaisirs, amour et tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjouir!
La grande affaire est le plaisir.*

CHŒUR DES MUSICIENS.

*Ne songeons qu'à nous réjouir!
La grande affaire est le plaisir.*

L'EGYPTIENNE.

*A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune :*

*Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.*

UN EGYPTIEN.

*Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.
Hélas ! si l'on n'aimait pas,
Que serait-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.*

(Tous deux en dialogue).

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les sceptres, qui font tant d'envie.

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

Tous deux ensemble.

*Soyons toujours amoureux
C'est le moyen d'être heureux.*

LE PETIT CHŒUR chante après ces deux derniers vers :

*Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.*

UN MUSICIEN seul.

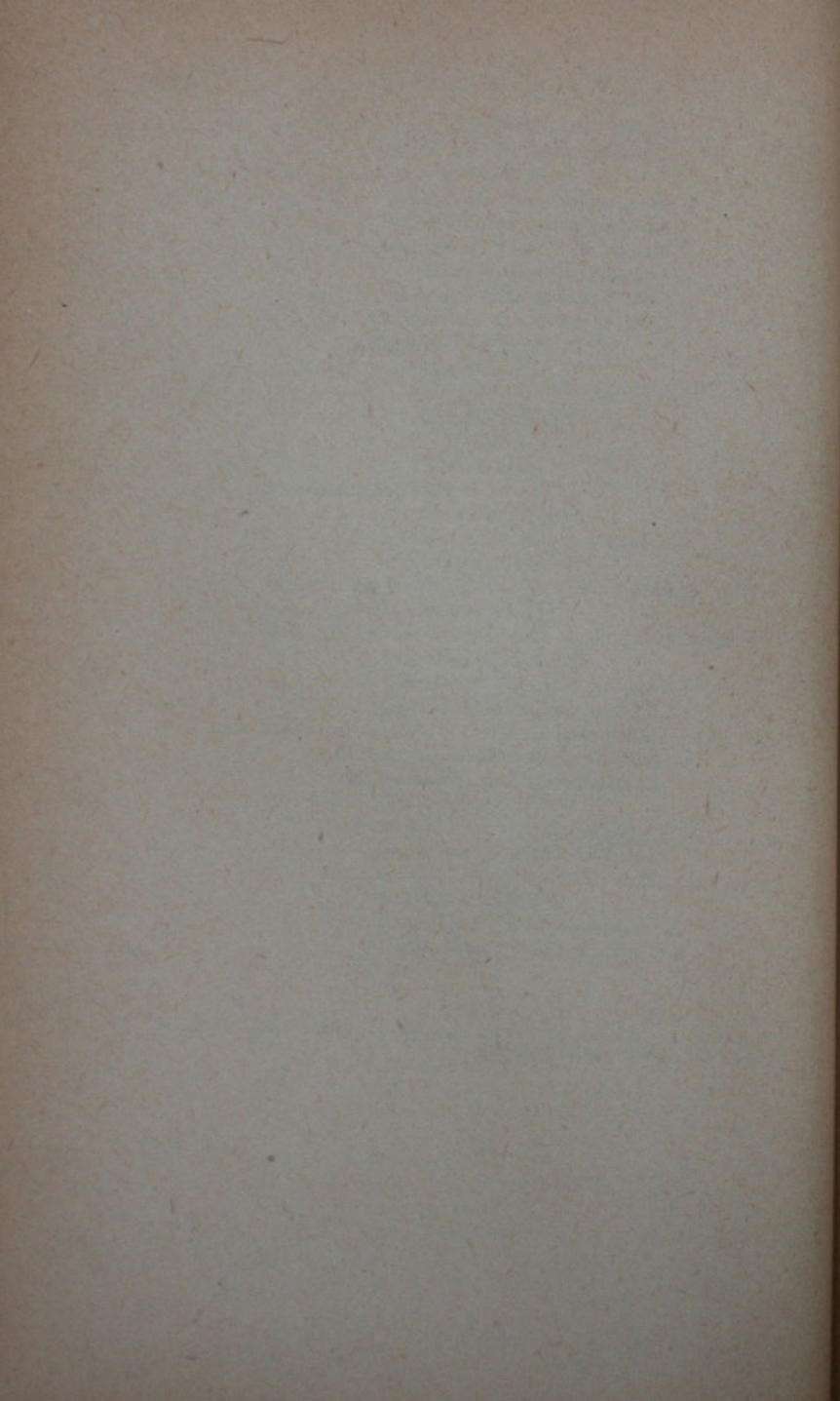
*Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.*

Tous ensemble.

*Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.*

La pièce se termine par deux entrées de ballet, dont l'édition originale ne donne pas l'indication.

FIN.



LES
AMANTS MAGNIFIQUES

Comédie

1670

AVANT-PROPOS

LE ROY, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le theatre peut fournir ; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, SA MAJESTÉ a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champestre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la feste des Jeux Pythiens, regalent à l'envy une jeune princesse et sa mere de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

PREMIER INTERMÈDE

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments ; et d'abord il offre aux yeux une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un fleuve accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze tritons de chaque côté, et dans le milieu de la mer quatre amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Eole, élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Eole commande aux vents de se retirer ; et, tandis que quatre amours, douze tritons et huit fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune ; et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les pêcheurs, les tritons et les fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

NEPTUNE ET SIX DIEUX MARINS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

HUIT PÊCHEURS DE CORAIL.

Vers chantés.

RÉCIT D'ÉOLE.

*Vents qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les zéphyrs et les amours.*

UN TRITON.

*Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides ?
Venez, venez, tritons ; cachez-vous, néréides.*

TOUS LES TRITONS.

*Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.*

UN AMOUR.

Ah ! que ces princesses sont belles !

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendraient pas ?

UN AUTRE AMOUR.

*La plus belle des immortelles,
Notre mère, a bien moins d'apas.*

CHŒUR.

*Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.*

UN TRITON.

*Quel noble spectacle s'avance !
Neptune le grand Dieu, Neptune avec sa cour
Vient honorer ce beau jour
De son auguste présence.*

CHŒUR.

*Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans la vague des airs
Notre réjouissance.*

POUR LE ROI, représentant NEPTUNE.

*Le Ciel, entre les dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable,
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.*

*Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.*

*Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verrait forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.*

*Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.*

On trouve des écueils parfois dans mes Etats,

*On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.*

Pour Monsieur le Grand¹, représentant
un dieu marin.

*L'empire où nous vivons est fertile en trésors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,
Et, pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.*

Pour le Marquis DE VILLEROI, représentant
un dieu marin.

*Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute assurance :
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le NEPTUNE est constant.*

Pour le Marquis DE RASSENT, représentant
un dieu marin.

*Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable;
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable.*

1. Monsieur le Grand, c'est-à-dire le grand écuyer.

PERSONNAGES

ARISTIONE, princesse, mère d'Ériphile.

ÉRIPHILE, fille de la princesse.

CLÉONICE, confidente d'Ériphile.

CHORÈBE, de la suite de la princesse.

IPHICRATE, }
TIMOCLÈS, } amants magnifiques.

SOSTRATE, général d'armée, amant d'Ériphile.

CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Ériphile.

ANAXARQUE, astrologue.

CLÉON, fils d'Anaxarque.

UNE FAUSSE VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La scène est en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

LES
AMANTS MAGNIFIQUES
COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *à part.*

Il est attaché à ses pensées.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours, et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS, *à part.*

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Hélas!

CLITIDAS, *à part.*

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrais-tu bâtir quelque espoir, et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse et des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS, *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, *se croyant seul.*

Ah! mon cœur, ah! mon cœur, où m'avez-vous jeté?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

Où vas-tu, Clitidas ?

SOSTRATE.

CLITIDAS.

Mais vous, plutôt, que faites-vous ici, et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence, et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains¹. Vous êtes également bien auprès des deux princesses, et la mère et la fille vous font assez connaître l'estime qu'elles font de vous pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; et ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu, quand on n'aurait nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde ; et, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrais-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS.

Ouais ! je ne sais d'où cela vient, mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah ! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas !

1. *Regard souverain*, pour « regard du souverain », est une expression dont on doit rencontrer bien peu d'exemples, quoiqu'on dise cependant *clémence royale* pour « clémence du roi ».

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux; j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoi? Vous seriez bien étonné si je vous disais encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la princesse Aristione est entêtée; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. E, par soi¹, e; r, i, ri, eri; p, h, i, phi, Eriphi; l, e, le: Eriphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis savant!

SOSTRATE.

Hélas! si par quelque aventure tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connaître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumières pour s'en apercevoir? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre, mieux qu'à toute autre, à celle à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par nulle autre voie elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même

1. *Par soi*, c'est-à-dire : formant à lui seul une syllabe.

Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageait la Grèce; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis, et je sais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me ferait beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble, les plus charmants du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'espérance est belle! Allez, allez, vous vous moquez. Un peu de hardiesse réussit toujours aux amants: il n'y a en amour que les honteux qui perdent, et je dirais ma passion à une déesse, moi, si j'en devenais amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Hé quoi?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes désirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous moments la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme et n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée : je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis ; les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la princesse de...

SOSTRATE.

Ah ! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerais mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, et ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voici tout le monde.

SCÈNE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE,
ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on saurait voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le Ciel même ne saurait aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLÈS.

Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable, et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paraître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes sous le nom de Tempé : car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité

des Jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais, et, sans vous faire compliment, il y avait des choses à voir dans cette fête qui pouvaient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avait retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS.

Oui, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un des accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort et d'œufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'aurait rien à dire s'il ne parlait de moi.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous qu'on n'en saurait parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout ? et, s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honnête

homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

Je vous rends grâce de l'honneur.

ARISTIONE.

Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, comment des gens qui savent tous les secrets des dieux, et qui possèdent des connaissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour et de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE.

Eh ! qu'est-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS, *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes ! Ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'Etat et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille ?

TIMOCLÈS.

Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÈS.

Madame, je ne suis point pour me flatter ; j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux ; j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour ; j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates ; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés ; j'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour ; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissants, j'ai même répandu des larmes ; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment ¹ de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince ?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plutôt au Ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez !

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il fallait cajoler les mères pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

1. *Ressentiment* veut dire ici reconnaissance.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARISTIONE.

De grâce, Prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis et de l'estime pour le mérite et la vertu : je puis tâter de tout cela ; mais, pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point, et, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange quand on est mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde ; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent, et, si vous le vouliez, la princesse Eriphile ne serait que votre sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mère parce que je la suis¹, et ce serait en vain que je ne la voudrais pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir ; c'est un faible de notre sexe dont, grâce au Ciel, je suis exempte, et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connaître où penche l'inclination d'Eriphile ?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLÈS.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi ; servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur

1. *Je la suis* est bien conforme à notre texte, mais non pas au génie de la langue française. *Le*, dans ce cas, étant l'équivalent de *cela*, devait toujours rester invariable.

qui vous pourriez mieux verser⁴ l'honneur d'un tel emploi, et je me sens malpropre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre; vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelque autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE.

Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentiments d'Eriphile, et faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCÈNE III.

IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLITIDAS, SOSTRATE.

IPHICRATE.

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLÈS.

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLÈS.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLÈS.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il serait inutile; j'aurais tort de passer les or-

4. Au lieu de *verser*, on dit plutôt aujourd'hui *déverser*, qui s'emploie bien plus souvent pour exprimer le mépris que la déférence.

dres de ma commission, et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÈS.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCÈNE IV.

IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLITIDAS.

IPHICRATE.

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire : il y a bien de la comparaison de lui à vous, et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer!

IPHICRATE.

Je reconnâtrai ce service.

(Il sort).

TIMOCLÈS.

Mon rival fait sa cour à Clitidas, mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Assurément, il se moque de croire l'emporter sur vous : voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince!

TIMOCLÈS.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS, *à part.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la princesse ; prenons mon temps pour l'aborder.

SCÈNE V.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPHILE.

Ah! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable, et qu'après mille impertinents entretiens, il est

doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses ; et on appelle cela *pantomimes*¹. J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneraient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement : car, grâce au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé², et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les ; faites-les venir.

CLÉONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante ou non, il la faut voir : ce ne serait, avec vous, que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

CLÉONICE.

Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire ; une autre fois...

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice ; qu'ils dansent.

1. On voit, à l'observation de Cléonice, que le mot *pantomime* était alors un néologisme qui n'avait pas encore acquis son droit de cité dans le beau langage ; ce que vient confirmer le soin que Molière prend (page 405) d'en donner l'étymologie dans la description du second intermède. La chose était, d'ailleurs, aussi nouvelle que le nom, puisque c'est la duchesse du Maine qui inventa le ballet pantomime pour les divertissements qu'elle donnait à sa cour de Sceaux.

2. *Incommodé*, c'est-à-dire dans la gêne.

SECOND INTERMÈDE

La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de *Pantomimes*, c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La princesse les voit danser, et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET

DE TROIS PANTOMIMES.

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ÉRIPHILE.

Voilà qui est admirable ! Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

CLÉONICE.

Et moi, Madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

CLÉONICE.

Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire, je suis homme qui sais ma cour.

SCÈNE II.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, *fait semblant de chanter.*

La, la, la, la. Ah !

ÉRIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avais pas vu là, Madame.

ÉRIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.

De laisser la princesse votre mère qui s'en allait vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde ?

CLITIDAS.

Assurément. Les princes vos amants y étaient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Sostrate y était aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avais pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devais l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avais pas le loisir de l'entendre, mais après je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits : ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants, sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode ; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récité, je ne lui ai jamais ouï dire : « Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère » ! Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; et, si j'étais princesse, il ne serait pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assurément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du Ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disaient plus qu'il ne voulait. Enfin, à force de tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il était amoureux.

ERIPHILE.

Comment, amoureux ! Quelle témérité est la sienne ! C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer, et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame : il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame ; je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et, pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici. Vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse ! Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame...

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimait ?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il faut vous dire la vérité : j'ai tiré de son cœur par surprise un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait, et, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prières qu'on saurait faire de ne vous en rien révéler, et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire, et, s'il était si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame ; il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCÈNE III.

SOSTRATE, ÉRIPHILE.

SOSTRATE.

J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai reçu de la princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie ?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon de-

voir m'impose d'obéir ; et, si la princesse avait voulu recevoir mes excuses, elle aurait honoré quelque autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeait à le refuser ?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur et vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux princesses ?

SOSTRATE.

Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame, et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ERIPHILE.

Jusques ici je me suis défendue de m'expliquer, et la princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous, et, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si longtemps.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi, et je ne saurais me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la princesse ma mère attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterais mal de cette commission ?

ERIPHILE.

Oh çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants, et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne : quel est celui de ces deux princesses que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ERIPHILE.

Mais si je me conseillais à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serais fort embarrassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCÈNE IV.

CHORÈBE, SOSTRATE, ÉRIPHILE.

CHORÈBE.

Madame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, *à part.*

Hélas! petit garçon, que tu es venu à propos!

SCÈNE V.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ANAXARQUE,
CLITIDAS, SOSTRATE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissemens les uns aux autres que toutes nos heures sont retenues, et nous n'avons aucun moment à perdre si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend; ce lieu est le plus beau du monde, prenons vite nos places.

FIN DU SECOND ACTE.

TROISIÈME INTERMÈDE

Le théâtre est une forêt où la princesse est invitée d'aller; une nymphe lui en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique dont voici le sujet. Un berger se plaint à deux bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime; les deux amis le consolent, et, comme la bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les grâces de sa bergère, et invite toutes choses à contribuer à son repos. La bergère, en s'éveillant, voit son berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, et consent d'en être aimée, en présence des deux bergers amis. Deux satyres, arrivant, se plaignent de son changement, et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.

LES PERSONNAGES DE LA PASTORALE

LA NYMPHE DE LA VALLÉE
DE TEMPÉ.
TIRCIS.

LYCASTE.
MÉNANDRE.
CAMSTE.

DEUX SATYRES.

PROLOGUE

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

*Venez, grande Princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocents ébats
Que notre désert vous présente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour ;
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que l'amour qu'on y chante.*

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRCIS.

*Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages :
Hélas ! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.*

SCÈNE II.

LYCASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LYCASTE.

Hé quoi ! toujours languissant, sombre et triste ?

MÉNANDRE.

Hé quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

*Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné !*

LYCASTE.

Dompte, dompte, berger, l'ennui qui te possède.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas !

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Eh! le moyen, hélas! quand le mal est trop fort?

LYCASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Ah! Tircis!

TIRCIS.

Ah! bergers!

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Quelle faiblesse!

TIRCIS.

Quel martyre!

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LYCASTE.

*Il n'est point de bergère
Si froide et si sévère
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère
Ne vainque la froideur.*

MÉNANDRE.

*Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits moments
Qui changent les plus fières
Et font d'heureux amants.*

TIRCIS.

*Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas;
Gardons d'être vu d'elle,
L'ingrate, hélas!
N'y viendrait pas.*

SCÈNE III.

CALISTE.

*Ah ! que sur notre cœur
 La sévère loi de l'honneur
 Prend un cruel empire !
 Je ne fais voir que rigueur pour Tircis,
 Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,
 De sa langueur en secret je soupire,
 Et voudrais bien soulager son martyr.
 C'est à vous seuls que je le dis,
 Arbres, n'allez pas le redire.
 Puisque le Ciel a voulu nous former
 Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
 Quelle rigueur impitoyable
 Contre des traits si doux nous force à nous armer ?
 Et pourquoi, sans être blâmable
 Ne peut-on pas aimer
 Ce que l'on trouve aimable ?*

*Hélas ! que vous êtes heureux,
 Innocents animaux, de vivre sans contrainte,
 Et de pouvoir suivre sans crainte
 Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
 Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
 De ne sentir nulle contrainte,
 Et de pouvoir suivre sans crainte
 Les doux emportements de vos cœurs amoureux !
 Mais le sommeil sur ma paupière
 Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur ;
 Donnons-nous à lui toute entière :
 Nous n'avons point de loi sévère
 Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.*

SCÈNE IV.

CALISTE, ENDORMIE, TIRCIS, LYCASTE,
MÉNANDRE.

TIRCIS.

*Vers ma belle ennemie
 Portons sans bruit nos pas,
 Et ne réveillons pas
 Sa rigueur endormie.*

TOUS TROIS.

*Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.*

Dormez, dormez, beaux yeux.

TIRCIS.

*Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux:
C'est Caliste qui repose.*

TOUS TROIS.

*Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.*

Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE, se réveillant.

*Ah! quelle peine extrême!
Suivre partout mes pas!*

TIRCIS.

*Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?*

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

*Mourir, belle bergère,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.*

*Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.*

CALISTE.

*Ah! Tircis, ôtez-vous, j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.*

LYCASTE ET MÉNANDRE, l'un après l'autre.

*Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre;
C'est par trop vous défendre,
Bergère, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.*

CALISTE.

*C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.*

TIRCIS.

*O Ciel! bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.*

LYCASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

SCÈNE V.

DEUX SATYRES, TIRCIS, LYCASTE, CALISTE.

PREMIER SATYRE.

*Quoi ! tu me fuis, ingrate, et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence ?*

DEUXIÈME SATYRE.

*Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci ?*

CALISTE.

*Le destin le veut ainsi,
Prenez tous deux patience.*

PREMIER SATYRE.

*Aux amants qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes ;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.*

DEUXIÈME SATYRE.

*Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il désire ;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.*

TOUS.

*Champêtres divinités,
Faunes, dryades, sortez
De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

En même temps, six dryades et six faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une bergère qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

DÉPIT AMOUREUX

CLIMÈNE, PHILINTE.

PHILINTE.

*Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais roi ni dieux
Dont le sort me fit envie.*

CLIMÈNE.

*Lorsqu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.*

PHILINTE.

*Une autre a guéri mon âme
Des feux que j'avais pour toi.*

CLIMÈNE.

*Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.*

PHILINTE.

*Chloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle;
Si ses yeux voulaient ma mort,
Je mourrais content pour elle.*

CLIMÈNE.

*Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.*

PHILINTE.

*Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Chloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?*

CLIMÈNE.

*Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrais vivre et mourir.*

Tous DEUX ensemble.

*Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.*

Tous les Acteurs de la Comédie chantent :

*Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisir, de tendresse !
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder !*

*Amants que vos querelles
Sont aimables et belles ! etc.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les faunes et les dryades recommencent leur danse, que les bergères et bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites dryades et trois petits faunes font paraître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS ET BERGÈRES.

*Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens,
Des grandeurs qui voudra se soucier ;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont vieillissants.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
En aimant, tout nous plaît dans la vie :
Deux cœurs unis de leur sort sont contents ;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.*

FIN DU TROISIÈME INTERMÈDE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ANAXARQUE,
CLITIDAS, ÉRIPHILE, SOSTRATE, SUITE.

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire ; il faut toujours s'écrier : « Voilà qui est admirable ! il ne se peut rien de plus beau ! cela passe tout ce qu'on a jamais vu » !

TIMOCLÈS.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces princes, et vous ne sauriez assez reconnaître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment¹ qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurais le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empresses, aux services de ces deux princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un ou vers l'autre par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

1. Sur le mot *ressentiment*, voir la note de la page 400.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces princes tous deux se sont soumis, il y a longtemps, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, et parmi ces deux princes votre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille ?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate ?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE.

Je craindrais peu, Seigneur, les ennemis que je pourrais me faire en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLÈS.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne et de vous acquérir l'amitié d'un prince qui vous devrait tout son bonheur ?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiterait de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourrait être cette raison ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle sans oser le dire d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau ; et, si cela était, Seigneur, serait-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connaître, Seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela, nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore ? La gloire et les prospérités que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, et celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence ?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y sou mets entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÈS.

Je suis de même avis, et le Ciel ne saurait rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées que vous ne vous trompiez jamais ? et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie ?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infail libilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE.

Oui, Madame, les félicités qui vous suivront si vous épousez l'un, et les disgrâces qui vous accompagneront si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS.

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudrait vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie : l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLÈS.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses ; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLÈS.

Peut-on contester, sur cette matière, les incidents célèbres dont les histoires nous font foi ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé ?

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables : tout cela est charmant, sans doute, et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir ; mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates qu'elles échappent à mon sens matériel ; et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance, peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable, et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes ? Quel dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu

former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIMOCLÈS.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin la princesse croit à l'astrologie, et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien, et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous ; mais, pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons¹ notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

1. Dressons est pour adressons, employé au sens de diriger.

QUATRIÈME INTERMÈDE

Le théâtre représente une grotte où les princesses vont se promener, et, dans le temps qu'elles y entrent, huit statues portant chacune deux flambeaux à leurs mains sortent de leurs niches, et font une danse variée de plusieurs figures et de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET

DE HUIT STATUES.

FIN DU QUATRIÈME INTERMÈDE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIONE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ?

ÉRIPHILE.

Moi, Madame ?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille, ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteraiient avec bienséance ; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPHILE.

Si j'avais si mal suivi votre exemple que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurais, Madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes ; vous pouvez l'étendre où vous voudrez, et le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable que je l'égle à tout, et, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer ; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout, et l'impatience des princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ! Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCÈNE II.

VÉNUS, ACCOMPAGNÉE DE QUATRE PETITS AMOURS DANS
UNE MACHINE ; ARISTIONE, ERIPHILE.

VÉNUS, à Aristione.

*Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire
Qui par les immortels doit être couronné,
Et, pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire :*

*Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs que par ce digne choix
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours,*

*Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.*

ARISTIONE.

Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'appêtent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, et leur rendre grâces de leurs bontés.

SCÈNE III.

ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON.

Voilà la princesse qui s'en va ; ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle; c'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi : notre Vénus a fait des merveilles, et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés; et, comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON.

Mais pour lequel des deux princes au moins dressez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art; mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle ainsi que des corsaires, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi, et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte, je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCÈNE IV.

ÉRIPHILE, CLÉONICE, SOSTRATE.

ÉRIPHILE.

Hélas! quelle est ma destinée, et qu'ai-je fait aux dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

CLÉONICE.

Le voici, Madame, que j'ai trouvé, et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seuls un moment... Sostrate, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame.

ÉRIPHILE.

Laissons cela, Sostrate; je le sais, je l'approuve, et vous permettez de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvait rendre agréable. Si ce n'était le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'aurait pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurais voulu; mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serais jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étais sollicitée. Mais enfin les dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la princesse ma mère ont accordés à mes désirs; ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée. et que, si j'avais pu être mal-

tresse de moi, ou j'aurais été à vous, ou je n'aurais été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avais à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux! Je ne m'étais pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes désirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer (c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire), dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes désirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devais attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étais préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, et je m'en vais mourir, après cela, le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux: de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie, et, parmi cette grande gloire et ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ÉRIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos que de me demander que je me souviene de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, si votre repos...

ÉRIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate; épargnez ma faiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCÈNE V.

CLÉONICE, ÉRIPHILE.

CLÉONICE.

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin. Vous plait-il

que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice : qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

CINQUIÈME INTERMÈDE

Quatre pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la jeune princesse Eriphile.

ENTRÉE DE BALLET

DE QUATRE PANTOMIMES.

FIN DU CINQUIÈME INTERMÈDE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITIDAS, ERIPHILE.

CLITIDAS.

De quel côté porter mes pas ? où m'aviserai-je d'aller, et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile ? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah ! la voilà ! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinait.

ERIPHILE.

Eh ! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensais faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas ! holà, Clitidas !

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je ; approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empressements de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous

dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, Madame ?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate ?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse où personne ne s'attendait.

ERIPHILE.

Dis-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la princesse votre mère passait presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devrait les bannir des forêts bien policées), lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrais vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'était un fort vilain animal. Il passait son chemin, et il était bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui ; mais la princesse a voulu égayer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaît, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous : nous étions là deux ou trois misérables qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnait son arbre, et la princesse, sans défense, demeurait exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas ?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement, de vrai, que j'achèverai, car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang, et la princesse, pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les dieux lui marquaient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avais assez entendu, et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvais-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les dieux se sont expliqués bien plutôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connaît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie, et refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des dieux et de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire dont les dieux me veulent flatter, et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCÈNE III.

CLÉONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLÉONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici

abusé l'un et l'autre prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui jusque-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE IV.

IPHICRATE, TIMOCLÈS, CLÉONICE, ARISTIONE,
SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande ; et, si Anaxarque a pu vous offenser, j'étais pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourraient décider ou les ordres du Ciel ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLÈS.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourraient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et, si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés ? et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival ?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs ; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable ; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connaître à toute la Grèce, et que le rang où le

Ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui était entre lui et vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons ; mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLÈS.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas et couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

SIXIÈME INTERMÈDE

QUI EST LA SOLENNITÉ DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre est une grande salle en manière d'amphithéâtre, ouvert d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau ; et dans l'éloignement paraît un hôtel pour le sacrifice. Six hommes, habillés comme s'ils étaient presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux sacrificateurs musiciens, d'une prêtresse musicienne, et leur suite.

LA PRÊTRESSE.

*Chantez, peuples, chantez en mille et mille lieux
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles ;
Parcourez la terre et les cieux ;
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.*

UNE GRECQUE.

*A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas
Il n'est rien qui résiste.*

AUTRE GRECQUE.

*Il n'est rien ici-bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.*

AUTRE GRECQUE.

*Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.*

LE CHŒUR.

*Poussons à sa mémoire
Des concerts si touchants,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Six voltigeurs font paraître en cadence leur adresse sur des chevaux de bois qui sont apportés par des esclaves.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

Quatre conducteurs d'esclaves amènent en cadence douze esclaves qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Quatre hommes et quatre femmes armés à la grecque font ensemble une manière de jeu pour les armes.

La tribune s'ouvre; un héraut, six trompettes et un timbalier, se mêlant à tous les instruments, annoncent avec un grand bruit la venue d'Apollon.

LE CHŒUR.

*Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.*

*Quelle grâce extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des dieux
Qui soient faits de même?*

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus avec la devise royale en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent en diverses manières six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, et les quatre hommes armés avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timbalier, les sacrificateurs, la prêtresse et le chœur de musique accompagnent tout cela en s'y mêlant par diverses reprises, ce qui finit la fête des Jeux Pythiens et tout le divertissement.

CINQUIÈME
ET DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET

APOLLON ET SIX JEUNES GENS DE SA SUITE.

CHŒUR DE MUSIQUE.

Pour LE ROI, représentant LE SOLEIL.

*Je suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés
Dont le beau cercle m'environne
Ne sont brillants et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.*

*Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entière,
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.*

*Bienheureuses de toutes parts
Et pleines d'exquises richesses,
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses.*

Pour Monsieur le Grand, suivant d'APOLLON.

*Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut ;
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.*

Pour le Marquis de VILLEROI, suivant d'APOLLON.

*De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.*

Pour le Marquis DE RASSENT, suivant d'APOLLON.

*Je ne serai pas vain quand je ne croirai pas
Qu'un autre mieux que moi suive partout ses pas.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

	Pages
PASTORALE COMIQUE.....	1
LE SICILIEN OU L'AMOUR PEINTRE.....	9
AMPHITRYON.....	33
GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU.....	101
RELATION DE LA FÊTE DE VERSAILLES.....	149
L'AVARE.....	161
LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR.....	245
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.....	329
LES AMANTS MAGNIFIQUES.....	387

2859-2-11. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^o.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE.	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON.	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES.	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES.	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIÈDES.	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES.	6 vol.
CERVANTES (MICHEL), DON QUICHOTTE.	2 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME.	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES.	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU.	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE.	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË.	1 vol.
GËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE.	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CHOIX DE CONTES.	1 vol.
HOMÈRE, ILLIÈDE.	1 vol.
— ODYSSEE.	1 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE.	2 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNBELM.	1 vol.
LA BROYÈRE, CARACTÈRES.	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES.	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES.	1 vol.
— CONTES.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.	1 vol.
LE SAGE, HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.	2 vol.

N ^o		
406.	HAILLY (G. D')	Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^{me} ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAM'LTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
358.	HÉGÉSIPPE MOREAU.	Le Myosotis.
478.	BEINE (HENRI).	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON).	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	BOUSSAYE (ARSÈNE)	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
435.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.)	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES).	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL)	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
445.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dettes d'honneur.
515.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE).	Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY)	De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
155.	LAUNAY (A. DE)	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT).	La Bande Michelou.
585.	LAVELEYE (E. DE)	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE)	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES).	L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES)	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

- N°
176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW Evangéline.
16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
354. — Le Roman de Joël
35. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROTY (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
252. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
175. — Un Mariage de confiance.
245. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véristique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
274. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
588. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — *La Savelli*. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — *Le Friquet*. Illustrations de P. Kauffmann.
 — *Œurette*. Illustrations de André Leroy.
 — *Pervenche*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *Geneviève*. Illustrations de G. Nicolet.
- HERMANT (ABEL). — *Nathalie Madoré*. Illustrations de H. Causon.
- HEYSE (PAUL). — *L'Amour en Italie*. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — *Rafles*. Cambrioleur amateur. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — *Une Contemporaine de Napoléon*. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — *Mam'zelle Vertu*. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — *La Double Confession*. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — *Cadet Oui-Oui*. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollot*. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — *Pilleur d'Épaves*. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROT (RENÉ). — *L'Ange*. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — *Jim Blackwood, jockey*. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — *La Femme de Silva*. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — *Le Mur*. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — *Nos petits Cœurs*. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — *La Réprise*. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (ÉDOUARD). — *L'Incendie*. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — *Bruges-la-Morte*. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — *P'tites Femmes de Régiment*. Illustrations de l'Auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — *Mémoires des Autres*. Illustrations de Paul Thiriat.
- THEURIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — *Mon Oncle Flo*. Illustrations de Bouard.
- TRISTAN BERNARD. — *Secrets d'Etat*. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce!* Illustrations de Fabiano.

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CAMOENS, LES LUSIADES.
CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA; RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
ESCHYLE, THÉÂTRE.
FENELON, TÉLÉMAQUE.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
FOE (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOÉ.
GÛTHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILIADÉ.
— ODYSSEÉ.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES.
— CONTES.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
LESSING, THÉÂTRE.
LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, 2 vol.
- MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
— DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835.
— POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852.
— COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
— LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
— NOUVELLES.
— CONTES.
— MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
— ŒUVRES POSTHUMES.
OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
PASCAL, PENSÉES.
— LES PROVINCIALES.
RABELAIS, ŒUVRES. 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), CONFESSIONS. 2 vol.
— JULIE OÙ LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
— DU CONTRAT SOCIAL.
— ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIESTUART; GUILLAUME-TELL.
SCOTT (Walter), IVANHOE. 2 vol.
— LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SOPHOCLE, THÉÂTRE.
SPINOZA, ÉTHIQUE.
STAEL (M^{me} de), DEL'ALLEMAGNE, 2 vol.
STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
VILLON (François), ŒUVRES.
VIRGILE, L'ÉNEÏDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
— HISTOIRE DE CHARLES XII.
— SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
WISEMAN (C^{nal}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75